00101970

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

# ŒUVRES
101970 ac

## COMPLETTES

## DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

*Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.*

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

*TOME PREMIER.* I

*A PARIS,*

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

Gad
Fo 810.8
Mar10
101970
00101970

# CONTES MORAUX.

*PAR M. MARMONTEL.*

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXXVII.

# TABLE DES CONTES

*Du premier Volume.*


ALCIBIADE, 1
SOLIMAN II, 68
LE SCRUPULE, OU L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME, 102
LES QUATRE FLACONS, OU LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE, 149
LAUSUS & LYDIE, 193
LE MARI SYLPHE, 215
HEUREUSEMENT, 271
LES DEUX INFORTUNÉES, 308
TOUT OU RIEN, 337

# AVERTISSEMENT
## *DE L'AUTEUR.*

IL eſt temps d'examiner & de recueillir ceux de mes Ouvrages que je puis déſirer de laiſſer après moi. C'eſt une précaution que tout homme de Lettres, ſoigneux de ſa mémoire, devroit prendre à un certain âge : car il en eſt un où l'on n'eſt pas encore aſſez bon juge de ſes propres écrits ; & il en eſt un où l'on eſt déja, ou trop ſévère par humeur, ou trop indulgent par foibleſſe, ou trop irréſolu par excès de timidité. C'eſt donc entre l'âge des illuſions & celui des ſcrupules, que j'ai tâché de ſaiſir le

moment d'une ſaine réflexion.

J'ai revu les eſſais de ma jeuneſſe avec le plus de ſévérité, ou le moins d'indulgence qu'a pu me le permettre l'amour d'un père pour ſes premiers enfans ; & de ceux que je n'ai pas eu le courage de rebuter, j'ai du moins pris ſoin d'effacer une partie de ces défauts qu'une tròp vive impatience de produire, & une précipitation commandée par l'infortune, y avoient laiſſés.

Trente ans d'étude & d'obſervations m'auroient peut-être mis en état de les rendre meilleurs. Mais corriger à fond, c'eſt reproduire; & le déclin de la vie eſt ſi rapide, les momens en échappent, avec tant de vîteſſe, & ce préſent

fugitif est si cher, qu'on n'a plus le loisir de s'occuper longuement du passé. D'ailleurs, à un grand intervalle, on n'est plus semblable à soi-même; & en voulant corriger le jeune homme, le vieillard peut avoir ses torts. Il y a dans les écrits, ainsi que dans les mœurs, des qualités qui distinguent les âges; & les bonnes & les mauvaises ont quelquefois entre elles tant d'affinité & de cohérence, que sans porter atteinte aux unes, il est presque impossible d'en détacher les autres. En retouchant ces premiers écrits, j'ai donc tenu ma main aussi légère qu'elle peut l'être encore : ils en seront peut-être moins châtiés, mais plus naturels.

Mes Contes, & ceux de mes Ouvrages où, comme dans mes Contes, j'ai tâché de rendre sensibles des vérités intéressantes, sont tels qu'il a été en moi de les produire dans la maturité de l'âge; & je n'y ai presque rien changé.

Ma Poétique étoit le fruit de mes études particulieres: je les communiquois aux jeunes gens, dans l'intention de leur épargner le long travail que j'avois fait pour moi. Mais ce recueil d'observations, d'abord rédigé à la hâte, ne m'a paru, à l'examen, ni assez complet, ni assez réfléchi: en le fondant presque en entier dans les articles littéraires que j'ai semés dans l'Encyclopé-

die, j'ai eu lieu bien ſouvent, tantôt d'en éclaircir, d'en déve-lopper les principes, tantôt de les rectifier ; & quand j'ai fait, en dernier lieu, le même travail ſur la Rhétorique, j'y ai apporté le même ſoin. C'eſt donc le ré-ſultat de trente ans de méditations ſur l'art d'écrire, que je donne aujourd'hui ſous le titre d'*Elémens de Littérature.*

La traduction de *la Pharſale* de Lucain fut ma réponſe à une eſpèce de défi que me donnèrent les Gens de Lettres. Dans un temps où preſque perſonne n'avoit lu ce Poème que dans la verſion ampoulée de Brébeuf, j'oſai ſoutenir que Lucain avoit été un homme de génie. On

connoiſſoit déjà mon admiration pour Corneille ; & comme Corneille, avec toute ſon éloquence & ſa ſublime ſimplicité, eſt quelquefois déclamateur, & que Lucain l'eſt beaucoup plus encore, on m'accuſa de n'aimer que l'enflure & que la déclamation. Corneille ſe défendoit lui-même ; mais Lucain étoit inconnu : pour me juſtifier, il fallut le traduire. Je l'ai traduit avec tout l'intérêt qu'inſpire la mémoire d'un jeune Poète de vingt-ſept ans, à qui l'on vint couper les veines avant qu'il eût achevé ſon eſquiſſe ; & ſi j'en crois ceux des Gens de Lettres en qui j'ai le plus de confiance, ma traduction, quoi-

qu'en prose ; a fait concevoir de Lucain une opinion qu'on n'en avoit pas.

A l'égard des Pièces fugitives que je recueille, les unes ont passé sous les yeux d'un maître qui m'aimoit assez pour me traiter sévèrement; d'autres ont été faites pour nos Assemblées académiques ; & le Public a bien voulu les écouter avec indulgence. Puissent-elles, à la lecture, obtenir la même faveur !

Je surveillerai assidument l'exécution typographique de cette édition de mes Œuvres. Elle sera distribuée en quatre ou cinq parties, & en autant de livraisons, qui se succéderont à très-peu d'intervalle. Si j'ai

dans la ſuite quelques volumes à y ajouter, j'exigerai qu'ils ſoient imprimés du même caractère, & dans le même format que les volumes précédens.

# PRÉFACE

## *Des Editions précédentes.*

ENGAGÉ, il y a quelques années, à écrire ſur la Comédie, je cherchois dans la nature les règles & les moyens de l'Art. Cette étude me conduiſit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule euſſent été ſaiſis par Molière & par les Poëtes qui l'ont ſuivi.

En parcourant le tableau de la ſociété, je crus apercevoir que, dans les combinaiſons inépuiſables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'occuper. J'avois même recueilli

quelques obſervations que je voulois propoſer aux jeunes Poètes, lorſque M. de Boiſſi, mon ami, me demanda quelques morceaux de proſe à inſérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un Conte, l'un des traits de ma collection; & je choiſis pour eſſai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour ſoi-même. Ce Conte eut le ſuccès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me preſſa de lui en donner un ſecond. Je me propoſai d'y faire ſentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raiſon; & je pris pour exemple un Sultan & ſon Eſclave, comme les deux extrémités de la domina-

tion & de la dépendance. Ce nouvel essai me réussit encore ; & flatté d'avoir saisi le goût du Public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singulière que les jeunes personnes se font de l'amour, d'après la lecture des Romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il est peint dans les Livres, étoit un petit ridicule à combattre ; & pris sous deux points de vue différens, il fut le sujet de deux Contes. Dans l'un, c'est une femme mécontente de sa façon d'aimer. Dans l'autre, c'est une femme mécontente de la façon dont elle est aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le monde, la fantaiſie, la paſſion, & le goût, me donnèrent l'idée des *Quatre Flacons*.

Dans le Conte appelé *Heureuſement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus ſouvent la vertu d'une honnête femme, & combien ſa foibleſſe doit la rendre indulgente pour les fautes même qu'elle a ſu éviter.

Celui des *deux Infortunées* eſt un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, eſt expoſé dans le monde.

La hardieſſe avec laquelle certains petits originaux ſe donnent le nom de Philoſophes, m'a fourni

le ſujet du *Philoſophe ſoi-diſant.*

Le ſot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout ſoit fait pour lui, eſt peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échappé à Molière. Je n'ai fait que l'effleurer : mais un homme de talent doit ſentir combien ce caractère développé feroit digne de la Scène comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une mauvaiſe mère pour l'un de ſes enfans, & les chagrins qu'elle ſe prépare ; l'attention d'une bonne mère à diriger l'inclination de ſa fille, & le ſuccès qui en eſt le prix, ſont ~~encore~~ des ſujets fort au deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée.

Perſuadé qu'un mari eſt ſouvent

complice des égaremens de ſa femme, ou par un excès de foibleſſe, ou par un excès de rigueur, j'ai voulu rendre ſenſible cette vérité : qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec de la raiſon, de la douceur, & du courage. Mais le caractère du *Bon Mari* n'eſt pas de ceux dont il ſuffit de tracer l'eſquiſſe. Comme il tient le milieu entre deux excès oppoſés, ce ſont les nuances qui le diſtinguent, & j'y ai donné tous mes ſoins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans le *Connoiſſeur*, eſt trop nuiſible aux Lettres pour mériter des ménagemens. J'avouerai cependant que des conſidérations perſonnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai

pris le Connoiſſeur bon homme, au lieu du Connoiſſeur jaloux & tyrannique, qui veut protéger les talens en dépit d'eux-mêmes, & qui perſécute ſourdement tous ceux qu'il ne peut ſubjuguer : c'eſt au Théâtre à en faire juſtice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux & m'éloigner de mes modèles, que de les peindre trop reſſemblans. On verra de même que ſi j'ai deſſiné de fantaiſie les perſonnages de quelques prétendus beaux eſprits, ce n'eſt pas faute d'en avoir eu de plus ridicules & de plus mépriſables à copier d'après nature : mais j'aime encore moins la vérité que je ne hais la ſatire.

Les plaintes des pères ſur les égaremens de leurs fils ne ſont

que trop fréquentes & que trop bien fondées : mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à se reprocher ? Quels sacrifices ont-ils faits au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfans les vices dont ils se plaignent ? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon père est capable ; & cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*Ecole des Pères*.

La réflexion & l'étude du monde m'ont fourni de nouveaux sujets. On voit des époux dignes de s'aimer, en défiance l'un de l'autre, passer de la froideur à l'antipathie, & d'une prévention injuste se faire à tous deux un malheur réel. C'est ce que j'ai peint dans le *Mari Sylphe*. Le moyen de conciliation que

j'ai pris eſt un peu ſingulier ; mais il eſt reçu au Théâtre : il n'y a de moi, dans cette fable, que les détails épiſodiques, les caractères, & la moralité.

Rien de plus heureux pour un homme foible que l'aſcendant qu'auroit ſur lui une femme vertueuſe & ſage. L'exemple que j'en ai tracé dans la *Femme comme il y en a peu*, eſt aſſez rare, & le titre l'annonce ; mais il peut être encourageant.

Les hommes, ſi délicats entre eux ſur les lois de l'honnêteté, ſemblent s'en être diſpenſés à l'égard des femmes. Le crime de la ſéduction eſt pour la plupart une gentilleſſe : loin d'en rougir, ils en font vanité. C'eſt à rendre odieux ce

vice de nos mœurs qu'eſt deſtiné le Conte intitulé *Laurette.*

Dans l'*Amitié à l'Epreuve*, j'ai peint des mœurs bien différentes. On y voit la vertu expoſée au plus dangereux de tous les combats. Je l'ai rendue victorieuſe, mais de manière à inſpirer, je crois, à l'homme le plus sûr de lui-même, la crainte d'un pareil danger.

En écrivant ſur la Comédie du Miſanthrope, j'avançai, il y a quelque temps, que Molière, dans le perſonnage de Philinte, avoit prétendu oppoſer à Alceſte un homme du monde, & non pas un ſage. Il m'eſt venu depuis dans la penſée d'eſſayer comment le Miſanthrope auroit ſoutenu le contraſte d'un homme vraiment

vertueux. C'eſt ce foible eſſai que je donne ſous le titre du *Miſanthrope corrigé.*

Il eſt des caractères qui, pour être préſentés dans toute leur force, exigent des combinaiſons & des développemens dont un Conte n'eſt pas ſuſceptible ; je ne puis que les indiquer. Il en eſt d'autres qui ne ſont pas aſſez généraux pour être peints ſans donner lieu aux applications perſonnelles ; je m'abſtiens même de les déſigner. On ſait combien la fauſſe clef des *caractères* a chagriné leur Auteur (*a*) ; & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans ſont capables.

Quelquefois il s'eſt préſenté des

(*a*) La Bruyère.

ſujets qui, ſans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des ſituations touchantes, ou des tableaux intéreſſans : tels ſont *Lauſus & Lydie*, *la Bergère des Alpes*, *Annette & Lubin*, *les Mariages Samnites*; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la ſociété, ou les ſentimens de la nature ; & c'eſt ce qui m'a fait donner à cè Recueil le titre de CONTES MORAUX.

A la vérité des caractères j'ai voulu joindre la ſimplicité des moyens, & je n'ai guère pris que les plus familiers. Ainſi, un petit ſerin me ſert à détromper & à

guérir une femme de l'aveugle paſſion qui l'obsède ; ainſi, quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux ; ainſi, la nouvelle du jour, le ſpectacle, le jeu, la promenade ſont les épreuves qui développent les caractères de deux Amans, & qui éclairent une jeune perſonne ſur le choix d'une époux digne d'elle.

Je dirai peu de choſe du ſtyle : quand c'eſt moi qui raconte, je me livre à l'impreſſion actuelle du ſentiment ou de l'image que je dois rendre : c'eſt mon ſujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes perſonnages, tout l'art que j'y emploie eſt d'être préſent à leur entretien, & d'écrire ce

que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature, dans les mœurs & dans le langage, est ce que j'ai recherché dans ces Contes : s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je proposai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de supprimer les *dit-il* & les *dit-elle*, du dialogue vif & pressé. J'en ai fait l'essai dans ces Contes ; & il me semble qu'il a réussi. Cette manière de rendre le récit plus rapide, n'est pénible qu'au premier instant : dès qu'on y est accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.

Je n'ai pu voir sans émulation mes Contes, dans leur nouveauté,

traduits en italien, en allemand, deux fois en anglois (*a*), & mis en action avec ſuccès ſur les Théâtres de Paris & de Londres. Ces encouragemens ont produit un effet tout oppoſé à la négligence ; & j'eſpère que le public daignera s'en appercevoir.

*P. S.* La nouvelle édition que je vais donner de ces Contes, en 1786, dans la Collection de mes Œuvres, ſera vraiſemblablement la dernière dont je prendrai ſoin. J'y emploierai toute mon attention ; & l'exactitude ſera du moins pour elle un avantage que n'ont pas les éditions furtives dont le Public eſt inondé. Je me ſens d'autant

(*a*) Ils le ſont maintenant dans toutes les langues de l'Europe.

plus obligé de n'y rien laisser d'incorrect, dans l'impression ni dans le style, que, par une faveur dont je suis redevable au genre même de cet Ouvrage, il est, chez l'Etranger, au nombre des Livres françois, à l'usage de la jeunesse, qui, en étudiant notre langue, veut se former une légère idée de nos manières & de nos moeurs.

# CONTES MORAUX.

## ALCIBIADE,

*OU*

## LE MOI.

LA nature & la fortune ſembloient avoir conſpiré au bonheur d'Alcibiade. Richeſſes, talens, beauté, naiſſance, la fleur de l'âge & de la ſanté ; que de titres pour avoir tous les ridicules ! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie juſqu'à la ſageſſe, il avoit tout ſéduit dans Athènes ; mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit ? Cette délicateſſe lui prit un matin, comme il venoit de faire ſa cour à une prude : c'eſt le

moment des réflexions. Alcibiade en fit fur ce qu'on appelle le fentiment pur, la métaphyfique de l'amour. Je fuis bien dupe, difoit-il, de prodiguer mes foins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même ! Je le faurai, de par tous les Dieux; & s'il en eft ainfi, elle peut chercher parmi nos athlètes un foupirant qui me remplace.

La belle prude, fuivant l'ufage, oppofoit toujours quelque foible réfiftance aux défirs d'Alcibiade. C'étoit une chofe épouvantable ! elle ne pouvoit y penfer fans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y réfoudre. Elle auroit voulu, pour tout au monde, qu'il fût moins jeune & moins empreffé. Alcibiade la prit au mot. Je m'aperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaifances vous coûtent : hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je confens, puifque vous le voulez, que nos ames feules foient unies, & je vous donne

ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loüa cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise & piquée; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du désir brilloit dans les yeux de la prude; dans son maintien, la nonchalance & la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il aperçut le piége. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter sur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis: la délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparens & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes désirs: combien d'ennemis à vaincre! Ulysse n'y échapperoit pas;

Hercule y ſuccomberoit. Je ſerai plus ſage qu'Ulyſſe, & moins fragile qu'Hercule : oui, je vous prouverai que le ſeul plaiſir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaiſirs. Vous êtes charmant, lui dît-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique : je ne crains qu'une choſe, c'eſt que votre amour ne s'affoibliſſe par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en ſera que plus ardent. — Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune ; il eſt des momens où l'on n'eſt pas maître de ſoi ; & je crois votre fidélité bien haſardée, ſi je vous livre à vos déſirs. — Soyez tranquille, Madame ; je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes déſirs auprès de vous, auprès de qui n'en ſerai-je pas le maître ? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que, s'ils deviennent trop preſſans, vous m'en ferez l'aveu ? Je ne veux point qu'une mauvaiſe honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole : il n'eſt

rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, Madame, je vous avouerai ma foibleſſe de la meilleure foi du monde, quand je ſerai prêt à y ſuccomber : mais laiſſez-moi du moins éprouver mes forces ; je ſens qu'elles iront encore loin, & j'eſpère que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuſe ; mais ſans ſe démentir elle ne pouvoit ſe plaindre : elle ſe contraignit encore, dans l'eſpoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade ſuccomberoit. Il reçut le lendemain, à ſon réveil, un billet conçu en ces termes: « J'ai paſſé la plus cruelle nuit ; venez » me voir. Je ne puis vivre ſans vous ».

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts ; un jour tendre ſe gliſſoit dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parſemé de roſes. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un ſonge affreux m'a tourmentée

cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne ſoyez infidèle : mon malheur ſeroit d'autant plus ſenſible, que j'en ſerois moi-même la cauſe ; & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre, vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connois-je pas ? Je ſens que j'ai trop exigé de vous, je ſens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous impoſer une loi ſi dure. Comme elle parloit ainſi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade ſe jeta à ſes pieds. Je ſuis bien malheureux, lui dit-il, Madame, ſi vous ne m'eſtimez pas aſſez pour me croire capable de m'attacher à vous par les ſeuls liens du ſentiment ! Après tout, de quoi me ſuis-je privé ? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce ſacrifice pour quelque

chofe : mais fût-il auffi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un facrifice qui te coûte: je fuis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as fi bien témoigné. Sois heureux, j'y confens. Je le fuis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : ceffez de me foupçonner & de me plaindre ; vous voyez l'amant le plus fidèle, le plus tendre, le plus refpectueux.... Et le plus fot, interrompit-elle en tirant brufquement fes rideaux, & elle appela fes efclaves. Alcibiade fortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien réfolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour fon plaifir. Ce n'eft pas ainfi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; & fi la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que fes yeux femblent me dire, je fuis bien certain que ce feroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzième année, attiroit déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir ; tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, & ses rivaux se dissipèrent. Ce n'étoit point encore l'usage, à Athènes, de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain ; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu ; elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté ; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y

avoit

avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur sensible ! Je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire; une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation, cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur; qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincère, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir; & je trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. Glicérie vouloit, avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien temps, disoit-il,

de m'aſſurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir; & que je vous aurai réduite à la néceſſité de feindre ! C'eſt aujourd'hui que vous êtes libre, qu'il ſeroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu déſintéreſſé d'un ſentiment naturel & pur. — Hé bien, ſoyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur ſenſible; il l'eſt du moins depuis que je vous vois. Je vous eſtime aſſez pour vous confier mon ſecret; mais à préſent qu'il m'eſt échappé, j'exige de vous une complaiſance : c'eſt de ne me plus parler tête à tête, que vous ne ſoyez d'accord avec ceux dont je dépens. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile; mais ſa chimère l'occupoit. Il voulut voir juſqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous diſſimulerai pas, lui dit-il, que la demarche que je vais faire peut avoir un mauvais ſuccès. Vos parens me re-

çoivent avec une politesse froide, que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse : mais si j'oblige votre père à s'expliquer, il ne sera plus temps de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux : je suis l'ami & le disciple de Socrate ; & je crains bien que la haîne qu'on a pour lui ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre père nous sacrifiè à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi si l'on vous propose un autre époux ? — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ? — Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles

questions vous me faites ! Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens ? — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi ; il est au dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice : ce sentiment est trop fort pour votre âge ; il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent, & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens ; voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle désir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux ? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe ? Que me demandez-vous de plus ?

Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi, quoi qu'il arrive, & que vous ne serez qu'à moi. —En vérité, seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colère, & se disant à lui-même : J'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne se donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athènes une jeune veuve qui paroissoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale

s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête homme du monde! mais il n'avoit précisément que le sens commun. Il étoit assez bien de figure, mais sans élégance & sans grace; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraye. A mon âge, livrée à moi-même & ne tenant à rien, que vais-je devenir? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette

proposition ; on auroit mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces ! Il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet ; & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas : il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose ; ce quelque chose devoit être un amant ; & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités : d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du mystère ; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoient ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même ; du moins le croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme qui n'exigeoit

de lui que du secret & de l'amour. La veuve, de son côté, s'applaudissoit de tenir sous ses lois l'objet de la jalousie de toutes les Beautés de la Grèce. Mais combien peu de personnes savent jouir sans confidens! Alcibiade, amant secret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'est flatteur qu'autant qu'il est solennel. Un Auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire : La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas assez d'avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvoit dire à quelqu'un : J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, & celui-ci à toute la Grèce. Alcibiade, étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laisserois courir des bruits que j'aurois

voulu répandre ; & je ne ſouhaite rien tant que de les faire évanouir. Obſervons-nous avec ſoin, évitons en public de nous trouver enſemble ; & quand le haſard nous réunira, ne vous offenſez point de l'air diſtrait & diſſipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'aſſez mauvaiſe humeur. Je ſens bien, lui dit-elle, que vous en ſerez plus à votre aiſe : les aſſiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne ſaurois prendre ſur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre abſence, rêveuſe & embarraſſée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le ſerai peut-être en effet. Si l'on eſt perſuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remède : le public ne revient pas. Quel ſera donc le fruit de ce prétendu myſtere ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante dé-

laissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de liberté. Au spectacle elle exigeoit qu'il fût assis derrière elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ses promenades & de ses soupers. Elle affectoit sur-tout de se trouver avec ses rivales ; & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton absolu, le regardoit avec mystère, lui sourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir : ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête ; elle me mépriseroit, si elle n'avoit point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu : on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit ; mais Alcibiade dévoué à Socrate, faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux Magistrats ; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs ; & il ne parloit de son maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent. Dans les conférence qu'il eut avec un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison ; sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son

époux, est en effet un homme divin, s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le Magistrat, qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Acibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est philosophe aussi ; & je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de philosophie ; & celle de Socrate, dans la bouche d'Alcibiade, la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mai où l'on est encore belle ; où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais où l'on sait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'é-

étude de la ſageſſe rempliſſoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate paſſoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce paſſage elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruiſſeau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle ſe faiſoit définir, ſuivant les principes de Socrate, la ſageſſe & la vertu, la juſtice & la vérité. L'amitié vint à ſon tour, & après en avoir approfondi l'eſſence : Je voudrois bien ſavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne ſoit point de ces Philoſophes qui analyſent tout, lui répondit Alcibiade, il diſtingue trois amours : l'un groſſier & bas, qui nous eſt commun avec les animaux ; c'eſt l'attrait du beſoin & le goût du plaiſir : l'autre pur & céleſte, qui nous rapproche des Dieux ; c'eſt l'amitié plus vive & plus tendre : le troiſième enfin, qui participe des deux premiers, tient le

milieu entre les Dieux & les brutes, & semble le plus naturel aux hommes ; c'est le lien des ames, cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matière, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature : car, quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il savoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage ; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'Amour,

dites-vous ; mais en connoît-il les éga-
remens & les excès ? Oui, Madame,
comme il connoît ceux de l'ivreſſe, &
il ne laiſſe pas de permettre le vin. La
comparaiſon n'eſt pas juſte, dit Ro-
dope : on eſt libre de choiſir ſes vins,
& d'en modérer l'uſage ; a-t-on la même
liberté en amour ? Il eſt ſans choix
& ſans meſure. Oui, ſans doute, reprit
Alcibiade, dans un homme ſans mœurs
& ſans principes ; mais Socrate com-
mence par former des hommes éclairés
& vertueux, & c'eſt à ceux-là qu'il per-
met l'amour. Il ſait bien qu'ils n'aime-
ront rien que d'honnête ; & alors on ne
court aucun riſque à aimer à l'excès.
L'aſcendant mutuel de deux ames ver-
tueuſes ne peut que les rendre plus ver-
tueuſes encore. Chaque réponſe d'Al-
cibiade applaniſſoit quelque difficulté
dans l'eſprit de Rodope, & rendoit le
penchant qui l'attiroit vers lui, plus gliſ-
ſant & plus rapide. Il ne reſtoit plus que
la foi conjugale ; & c'étoit là le nœud

gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche ; il falloit le dénouer. Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour ſur l'article de la ſociété : le beſoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les lois. Tout cela eſt ſacré ; mais tout cela eſt étranger à notre ame. Comme les hommes ne ſe touchent qu'au dehors, les devoirs mutuels qu'ils ſe ſont impoſés ne paſſent point la ſuperficie. La nature ſeule eſt la légiſlatrice du cœur ; elle ſeule peut inſpirer la reconnoiſſance, l'amitié, l'amour : le ſentiment ne ſauroit être un devoir d'inſtitution. De là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope, qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conſéquence. Quoi, dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme ſi je l'aimois ! — Qu'avez-vous donc pu lui pro-

mettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. — Il vous a donc promis à son tour d'être non seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux? — Il m'a promis d'y faire son possible, & il me tient parole. — Hé bien, vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse! s'écria Rodope. — Heureusement, Madame, elle n'est pas si affreuse; il y auroit trop de coupables, si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. — Quoi, Seigneur, vous doutez!... — Je ne doute de rien, Madame. Mais ma franchise peut vous déplaire; & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyois parler à un Philosophe, & je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise. Mais je veux vous donner pour adieu un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus

vertueuſe; je ſais tout auſſi bien qu'elle à quoi nous engagent l'honneur & la religion du ſerment; je connois les lois de l'hymen, & le crime de les violer; cependant euſſé-je épouſé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous ſeule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes enſemble. Selon vous, pour être vertueuſe, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce diſcours, prononcé du ton du dépit & de la colère, laiſſa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès lors Alcibiade ceſſa de la voir. Elle avoit découvert dans ſes adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la diſpute; elle ſentit de ſon côté que ſes conférences philoſophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance ſecrète pour les empreſſemens de ſon mari, enfin le trouble

& la rougeur que lui caufoit le feul nom d'Alcibiade, tout lui faifoit craindre le danger de le revoir ; & cependant elle brûloit du défir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre fur une difpute de mots, le Magiftrat en fit une plaifanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut férieufe : le mari s'en amufa quelque temps ; mais fes affaires l'appeloient ailleurs. Je vous laiffe, leur dit-il, & j'efpère qu'après vous être brouillés fur les mots, vous vous réconcilierez fur les chofes. Le bon homme n'y entendoit pas malice ; mais fa femme en rougit pour lui.

Après un affez long filence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, Madame, faifoient mes délices ; & avec toutes les facilités poffibles d'être diffipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la folitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même,

j'étois à vous tout entier. Ne penſez pas qu'un fol eſpoir de vous ſéduire & de vous égarer ſe fût gliſſé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'eſprit & la beauté, m'avoit enchaîné ſous vos loix. Mais vous aimant d'un amour auſſi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inſpirer. Cet amour pur & vertueux vous offenſe, ou plutôt il vous importune; car il n'eſt pas poſſible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je ſens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre, vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre : mais convenez que je ne ſuis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athènes qui ait de l'amour pour ſon mari; & c'eſt préciſément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le diſciple d'un ſage ! lui dit Rodope en ſouriant. Il répliqua le plus rieuſement du monde, elle repart badinant; il lui prit la main, e

fâcha ; il baisa cette main, elle voulut se lever ; il la retint, elle rougit ; & la tête tourna aux deux Philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola ; tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On savoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnèrent des soupçons : les soupçons, dans le monde, valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi ; mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade, avec

tant de douceur, de raiſon, & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame ſenſible & naturellement vertueuſe, que de recevoir des marques d'eſtime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, réſolut de ne plus voir Alcibiade ; & plus elle ſentoit pour lui de foibleſſe, plus elle lui montra de fermeté dans la réſolution qu'elle avoit priſe de rompre avec lui ſans retour. Il eut beau la combattre avec toute ſon éloquence. J'ai pu me laiſſer perſuader, lui dit-elle, que les torts ſecrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien ; mais les ſeules apparences ſont des torts réels, dès qu'elles attaquent ſon honneur, ou qu'elles troublent ſon repos. Je ne ſuis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire ; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi, eſt un devoir indiſpenſable. — Ainſi, Madame, vous préférez ſon bonheur au mien ? — Je préfère, lui

dit-elle, mes engagemens à mes inclinations : ce mot échappé sera ma derniere foiblesse. Et je me croyois aimé ! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, Madame : je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuivit-il : quand elles nous prennent, c'est excès d'amour ; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu ; & dans le fond, cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes ; mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il

sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète, comme il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroit fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la Courtisane Erigone. Il vouloit s'éloigner; elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ses idées creuses & tristes? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le temps d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort? Ce Socrate ta gâté; c'est dommage: mais il y a de la ressource, si tu veux prendre

prendre de mes leçons. Depuis longtemps j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle, & sensible, & je crois valoir, sans vanité, un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! Viens à mon école ; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent & magnifique, que ses folies ont rendu si célèbre ; & je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon ! est-ce-là ce qui te chagrine ? Console-toi : j'ai de l'or, des pierreries à foison ; & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes ; mais je n'en abuserai point. — Que veux-tu dire avec ta délicatesse ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? d'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose ?

tu n'es pas pas aſſez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me ſurprenez ; car enfin vous avez la réputationn. d'être avare. — Avare ! oui, ſans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me ſont bien chers, mais tu m'es plus cher encore ; & s'il le faut, tu n'as qu'à parler : demain je te les ſacrifie. Votre généroſité, reprit Alcibiade, me confond & me pénètre : je vous donnerois le plaiſir de l'exercer, ſi je pouvois du moins la reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous diſſimuler que l'uſage immodéré des plaiſirs n'a pas ſeulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le ſecret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en ſouriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! Mais je vais bien plus te ſurprendre : un ſentiment vif & délicat eſt tout ce que j'attends de

toi, & si ton cœur n'est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez, dit Alcibiade. — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelque surprise, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure aussi enchanté que surpris; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes rivaux .... — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité, & tu sens bien que chez moi l'une & l'autre sont épuisées. Si je ne connoissois point les hommes, la parole que je te donne seroit un peu hasardée; mais

en te les sacrifiant, je sais bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loin d'Athènes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête à tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque temps à la ville. Mais si nous nous arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : si tu veux m'avouer, je te proclamerai ; si tu veux du mystère, je serai plus discrète & plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne désire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton cœur ; & si je te conviens, mon soupé nous attend. Allons prendre à temoin de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baisant avec

transport : Enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'Amour, & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la Courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les sens à la fois, sembloit concourir, dans ce soupé délicieux, à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorsque les Amours leur versoient le nectar, & que les Graces leur servoient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je un mortel ? C'est Bacchus, Apollon, & l'Amour que je possède; & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope, & de Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier, & de myrte : puissé-je rassem-

bler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les Immortels dont vous réunissez les charmes ! Alcibiade, enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ces talens enchanteurs, qui séduisoient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux, & il se trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le soupé, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant ; puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse ; & par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l'il-

lusion ! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres lois que vos desirs. A ces mots, elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté s'écria : O pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc, si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste, l'amour tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration & de joie, il se lève, & il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportemens, son cœur ne sembloit enflammé que des désirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulèrent dans cette union délicieuse, sans que la Courtisane démentît un seul moment le caractère qu'elle avoit pris. Mais le jour fatal approchoit, qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux en l'honneur

de Neptune faiſoient l'entretien de toute la jeuneſſe d'Athènes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à ſon amant le deſſein d'entrer dans la carrière, & l'eſpoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

Le jour que devoient ſe célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit enſemble à ce ſpectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conſéquences; & nous ſommes convenus d'éviter juſqu'au ſoupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à ſouper.

Le peuple s'aſſemble, on ſe place. Erigone ſe préſente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un tranſport unanime. Cependant

les yeux d'Erigone, errans ſur cet amphithéâtre immenſe, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout à coup elle voit paroître devant la barrière les courſiers & le char de ſon amant : elle n'oſoit en croire ſes yeux ; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'Amour & plus fier que le dieu Mars, s'élance ſur ce char brillant. C'eſt Alcibiade, c'eſt lui-même ! Ce nom paſſe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : C'eſt Alcibiade, c'eſt la gloire & l'ornement de la jeuneſſe athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jeta ſur elle un regard qui ſembloit être un préſage de la victoire. Les chars ſe rangent de front, la barrière s'ouvre, le ſignal ſe donne, la terre retentit en cadence ſous les pas des courſiers, un nuage de pouſſière les enveloppe. Erigone ne reſpire plus. Toute ſon ame eſt dans ſes yeux, & ſes yeux ſuivent le char de ſon amant à travers ces flots de pouſ-

fière. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des voeux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon; enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, & les chevaux semblent conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone se dilate; son rival force de vîtesse, & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisicrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du Cirque,

où Erigone, accablée de confusion, s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloit que tous les yeux attachés sur elle, lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisicrate qui ramène son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine s'il est possible, tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours : mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant, mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce

n'en eſt pas moins, répliqua-t-il, le déſir de vaincre à vos yeux, qui m'en a fait avoir la gloire. Si je n'ai pas été aſſez heureux pour vous intéreſſer au combat ; que je ne ſois du moins aſſez pour vous intéreſſer au triomphe. Alors il la preſſa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir ſon offrande : tout le monde l'y invitoit par des applaudiſſemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta ſur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux inſtances du peuple ; mais, qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant, & Piſicrate remonta ſur ſon char, enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de ſon premier abattement, Tu es bien foible & bien vain, ſe dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès ! Et de quoi ? De ce qu'il ſe trouve dans le monde un homme plus adroit & plus heu-

reux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone ; & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice. Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te saura gré de l'ardeur que tu as fait paroître ; & quant au mauvais succès, elle sera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes, il arrive chez Erigone : il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir s'emparent de son ame : éperdu & frémissant, ses pas égarés se tournent

comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme, qui avoit assisté aux jeux, accourut au devant lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous consoler avec moi, parce que vous êtes vaincu ? Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnoissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une ame enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée est plus flatteuse & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisicrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grèce ; & en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu n'entendit pas

même la plaiſanterie de Socrate. Le philoſophe, jugeant du trouble de ſon cœur par l'altération de ſon viſage : Qu'eſt-ce donc ? lui dit-il d'un ton plus ſérieux ; une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un Empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on eſt malheureux d'être ſenſible ! il faut avoir une âme de marbre dans le ſiècle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la ſenſibilité coûte cher quelquefois ; mais c'eſt une ſi bonne choſe, qu'on ne ſauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ſes aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magiſtrat, & la Courtiſane qui dans l'inſtant même venoit de le ſacrifier. De quoi vous plaignez-vous ? lui dit Socrate après l'avoir

entendu : il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir ; elle le trouvoit en vous : vous l'en priviez ; elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas ; qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté ; la femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche ; la Courtisane, un homme admiré, applaudi, desiré par-tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grèce se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elle ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le phi-

losophe ; ah ! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel ; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit ! Je voudrois bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous ? La naissance, la fortune, & la gloire, la jeunesse, les talens, & la beauté ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie ; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans

des diſtinctions qu'on ne fait point, & prenez, comme on vous le donne, le réſultat de ce mélange : c'eſt une monnoie dont l'alliage fait la conſiſtance, & qui perd ſa valeur au creuſet. Au ſurplus, il en eſt de l'amour & de l'amitié, comme de tous les mouvemens de l'ame : ce n'eſt jamais que ſon bien qu'elle cherche ; & ſi du vôtre elle fait le ſien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour ſoi ; & ſi jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourroit bien arriver, vous le ferez pour votre plaiſir. N'exigez donc pas que l'amour ſoit plus généreux que l'héroïſme, & trouvez bon qu'une femme ne faſſe pour vous que ce qu'il lui plaît. Je ne ſuis pas fâché que votre délicateſſe vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la réſolution de Rodope & la vanité d'Erigone vous aient rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous

conſeille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'eſt un enfant qui veut qu'on l'épouſe. — Hé bien, vous l'épouſerez. — L'ai-je bien entendu ? c'eſt Socrate qui me conſeille le mariage ! —Pourquoi non ? Si votre femme eſt ſage & raiſonnable, vous ſerez un homme heureux ; ſi elle eſt méchante ou coquette, vous deviendrez un Philoſophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

# SOLIMAN II.

C'EST un plaiſir de voir les graves Hiſtoriens ſe creuſer la tête, pour trouver de grandes cauſes aux grands événemens. Le Valet de chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les Politiques raiſonner ſur l'abdication de ſon maître : mais ce n'eſt pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épouſa ſon Eſclave, au mépris des lois des Sultans. On ſe peint d'abord cette Eſclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de ſa gloire : les plaiſirs variés, mais faciles du ſérail lui étoient devenus inſipides. Je ſuis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines careſſantes. Ces Eſclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur.

C'eſt à des cœurs nourris dans le ſein de la liberté qu'il ſeroit doux de faire aimer l'eſclavage.

Les fantaiſies d'un Sultan ſont des lois pour ſes Miniſtres. On promit des ſommes conſidérables à qui ameneroit au ſérail des Eſclaves Européennes. Il en vint trois en peu de temps, qui, pareilles aux trois Graces, ſembloient avoir partagé entre elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modeſtes, des yeux tendres & languiſſans, un eſprit ingénu & une ame ſenſible diſtinguoient la touchante Elmire. L'entrée du ſérail, l'image de la ſervitude, l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumière ; il la raſſure avec bonté. Elle lève ſur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes : il lui tend la main, il la ſoutient lui-même ; elle le ſuit d'un pas chancelant. Les Eſclaves ſe retirent ; &

dès qu'il eſt ſeul avec elle : Ce n'eſt pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inſpirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'eſt pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois deſtinée à vos plaiſirs. Hélas ! Eh ! quels plaiſirs peut-on avoir à tyranniſer la foibleſſe & l'innocence ? Croyez-moi, je ne ſuis point capable des complaiſances de la ſervitude ; & le ſeul plaiſir qu'il vous ſoit permis de goûter avec moi, eſt celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie ; & en reſpectant ma vertu, ma jeuneſſe, & mes malheurs, méritez ma reconnoiſſance, mon eſtime, & mes regrets.

Ce diſcours d'une Eſclave étoit nouveau pour Soliman : ſa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chère enfant, je ne veux rien devoir à la vio-

lence. Vous m'enchantez : je ferois mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfère le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins s'il ne me seroit pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'Esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah ! seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des Esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le Sultan ; ce sont des

vêtemens, non des parures qu'on vous préfente : rien ne fauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me confultez pas, répliqua le Sultan : je hais fans diftinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit ; & le Sultan s'aperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractère de fa beauté. Il en conçut une douce efpérance. Le foin de s'embellir eft prefque le défir de plaire.

Le mois d'épreuve fe paffa en galanteries timides de la part du Sultan ; & du côté d'Elmire, en complaifances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour, fans qu'elle s'en aperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & jufqu'au deshabillé ; bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette : c'étoit là que fe formoit le plan des amufemens du jour & du lendemain. Ce que l'un propofoit étoit précifément ce

qu'alloit proposer l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur les larcins d'idées. Elmire, dans ces disputes, ne s'apercevoit pas de petites négligences qui échappoient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere mise imprudemment, ménageoient au Sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il savoit, & c'étoit beaucoup savoir pour un Sultan, qu'il y a de la mal-adresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est alarmée, & que pour la vaincre, il faut l'apprivoiser. Cependant plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il sentoit redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries, & de parfums. Il se rend chez Elmire, suivi de ces présens. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous

la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, & vous dire adieu pour jamais. Quoi, dit Elmire tremblante, c'eſt demain ! je l'avois oublié. C'eſt demain reprit le Sultan, que, livré à mon déſeſpoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait ſouvenir ? — Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéreſſée à votre bonheur, & que ſi, pour vous marquer ma reconnoiſſance, il ne falloit que prolonger de quelque temps mon eſclavage...-- Non, Madame : je ne ſuis que trop accoutumé au bonheur de vous poſſéder. Je ſens que plus je vous aurois connue, & plus il me ſeroit affreux de vous perdre : ce ſacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puiſſe votre patrie en être digne ! puiſſent les mortels à qui vous

allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grace, c'est de vouloir bien accepter ces présens, comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je n'accepte point ces présens. Je pars; vous le voulez ! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman, levant les yeux sur Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu, Soliman. Ils se dirent tant & de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie.

Les avenues du bonheur, où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses Esclaves d'Asie, lui avoient paru si délicieuses avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu; ils devinrent trop fa-

ciles, & bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencèrent à avoir des vides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire: Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une Esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix? Elmire, à cette proposition, sentit bien qu'elle étoit perdue; mais contraindre un amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira; & l'on fit venir l'Esclave.

Délia (c'étoit le nom de la Musicienne) avoit la taille d'une Déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébène, & sa peau, la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses lèvres, du plus beau vermeil, laissèrent voir deux rangs de perles enchâssés dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman; & le héros sentit élever son ame,

au souvenir de ses triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissoit aux accens de cette voix éclatante, qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, instrument favorable au développement d'un [illegible] arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix, plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations, liées par des nuances insensibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentiment. Ses sons, tantôt expirant sur ses lèvres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour à tour les soupirs de la pudeur & la véhémence du désir; & ses yeux, encore plus que sa voix, animoient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a

formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse; & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le Sultan, égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur [illegible] de jalousie, elle respiroit à peine. Quelle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile! Hélas! ce devroit être l'organe de mon cœur! tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire; mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois, pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les zéphyrs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la tourterelle, disoit Délia : elle est

fidèle, mais elle eſt triſte. Voyez la fauvette volage : le plaiſir agite ſes aîles, ſa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne ſe glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la conſtance. Il n'eſt qu'un mortel ſur la terre qu'il ſoit poſſible d'aimer toujours : qu'il change, qu'il jouiſ bras l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le ſuivent. On l'adore dans ſes bras ; on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il ſe rende ou qu'il ſe dérobe à nos déſirs ; il trouvera par-tout l'amour, par-tout il le laiſſera ſur ſes traces.

Elmire ne put diſſimuler plus long-temps ſon dépit & ſa douleur. Elle ſe lève & ſe retire : le Sultan ne la rappelle point ; & tandis qu'elle va ſe noyer dans ſes larmes, en répétant mille fois : Ah ! l'ingrat ! ah ! le perfide ! Soliman, charmé de ſa divine Cantatrice, va réaliſer avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints ſi vivement. Dès le lende-

main matin, la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendresse, où elle lui rapeloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela est juste, dit le Sultan : qu'on la renvoye dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne foi ; & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le temps de la réflexion, il s'aperçut qu'elle étoit plus pétulente que sensible, plus avide de plaisir que flattée d'en donner, en un mot, plus digne que lui d'avoir un sérail sous ses lois. Pour nourrir son illusion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impression s'en affoiblissoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légère, lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal Ministre du sérail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ces Esclaves d'Europe; qu'elle se moquoit des défenses & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de sanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman, qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle, suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman: Graces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine! Vous êtes, sans doute, le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être Esclave? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (C'est ainsi qu'on l'avoit nommée.) respectez, s'il vous plaît, le Ministre de mes volontés. Les mœurs du sérail ne vous sont point

connues ; en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous, & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez !* est-ce-là de la galanterie turque ? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Respectez le Ministre de mes volontés* ! Vous avez donc des volontés ? & quelles volontés, juste ciel, si elles ressemblent à leur Ministre ! Un vieux monstre amphibie, qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer ! Voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse ! Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles : bientôt il va nous peser l'air & nous mesurer la lumière. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir, pour m'avoir trouvée dans ces jardins

ſolitaires ! Eſt-ce que vous lui ordonnez de nous en interdire l'entrée ? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal ! le Ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainſi, le Sultan examinoit avec ſurpriſe le feu de ſes regards & le jeu de ſa phyſionomie. Par Mahomet ! diſoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui ſoit dans toute l'Aſie. On n'en fait de ſemblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits ; mais leur enſemble avoit cette ſingularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapiſſée de roſes, un fin ſourire, un nez en l'air, une taille leſte & bien priſe, tout cela donnoit à ſon étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les Grands, dans ces ſituations, ont la reſſource du ſilence ; & Soliman, ne ſachant que lui ré-

pondre, prit le parti de se retirer, en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette Esclave audacieuse. C'est un enfant répondit le Sultan : il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractère de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil, il fit venir le chef des Eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal au près de Roxelane ; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Ministre, les femmes de Roxelane se hâterent de l'éveiller. Que me veut ce singe ? s'écria-t-elle en se frottant les yeux. Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiser la poussière de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame. — Va te promener

avec ta harangue : mes pieds n'ont point de poussière, & je ne prends pas du thé si matin.

L'Eunuque se retira sans répliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le Sultan : pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colère contre moi ? lui dit-il ; on a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Çà, faisons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez ? tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtez-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une Esclave ? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est là que l'on connoît l'amour ; c'est là qu'il est vif & ten-

dre : & pourquoi ? parce qu'il eſt libre. Le ſentiment s'inſpire, & ne ſe commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne reſſemble pas à la ſervitude ; cependant un mari aimé eſt un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriſte l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le déſir, émouſſe cette pointe d'amour-propre qui fait tout le ſel de l'amour. Or ſi l'on a tant de peine à aimer ſon mari, combien plus il eſt difficile d'aimer ſon maître, ſur-tout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne ! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude ; mais vous devez à votre tour. — Je dois ! & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians : ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais, Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes ? — Qui vous êtes, & qui je ſuis ? Vous êtes puiſſant, je

suis jolie : nous voilà, je crois, de paix. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je suis maître, & vous êtes esclave. — Oui, je sais que vous m'avez achetée : mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner sur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot, les droits d'un brigand ; & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie est en vos mains ; mais je ne suis plus votre Esclave, si je sais mépriser la vie ; & franchement la vie qu'on mène ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste ! s'écria le Sultan : me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, si noirs, si dé-

goûtans, si difformes, sont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? — Ces gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cents femmes sur lesquelles nos mœurs & nos lois m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes ? lui demanda-t-elle en confidence. — C'est une espèce de faste que m'impose la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît ; car vous n'en prêtez à personne ? — L'inconstance, répondit le Sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidèle ; & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage : elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est

dommage que vous ne ſoyez pas un ſimple particulier dans ma patrie : j'aurois pour vous quelque foibleſſe ; car au fond ce n'eſt pas vous que je hais, c'eſt ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc ; vous avez même quelque choſe d'un François, & j'en ai aimé, ſans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé ! s'écria Soliman avec effroi. — Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être ſage toute ſa vie, pour ceſſer de l'être avec vous ? En vérité, ces Turcs ſont plaiſans. — Et vous n'avez pas été ſage ! ô ciel ! que viens-je d'entendre ? je ſuis trahi, je ſuis déſeſpéré. Ah ! qu'ils périſſent, les traîtres qui ont voulu m'en impoſer. Pardonnez-leur, dit Roxelane ; les pauvres gens n'ont pas tort : de plus habiles s'y trompent. Du reſte, le mal n'eſt pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, ſi vous ne me croyez pas digne des

honneurs de l'esclavage ? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le Sultan se retira furieux ; & il disoit en lui-même : Je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jeté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amène à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'Eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins ; est-ce une chose si rare ? D'ailleurs, qui sait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ? — Que dis-tu ? quoi, seroit-il possible ? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'est une feinte, c'est une ruse. Ah ! la perfide !

Dissimulons à notre tour : je veux la pousser à bout. Ecoute : va lui dire.... que je lui demande à souper ce soir.... Mais non ; fais venir la Cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue : Quoi, lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence. — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui ! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il désiroit de vous voir tête à tête. — Tête à tête ! Ah ! nous n'en sommes pas là ; & je lui ferai bien

voir du pays, avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie? Allons, approchez, saluez Madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi. Doucement; je n'aime pas qu'on appuie sur la reconnoissance. A merveille! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons; voyez comme il a profité! je ne désespère pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un

écolier par une Esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le soupé d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le Sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête! s'écrioit-il, la bonne tête! De l'Europe elle tomba sur l'Asie: ce fut bien pis. La morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la mauſſade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le sérail eut son tour; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des Noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'Histoire cette circonstance de son règne; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia

rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier, Roxelane parut charmée; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman : il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui présentant, c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute! dit le Sultan outré de dépit; & présentant sa main à la Cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls : Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi, je n'ai pas le courage de m'en fâcher; en un mot, j'en suis fou, & je ne sais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractère; l'autorité n'y peut rien : vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême

galanterie. La froideur peut la piquer ; mais je crains qu'il ne soit plus temps. Elle sait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible ; & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, essayons de la galanterie.

Dans le sérail, dès lors, chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet : mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois : Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles ? Assez bien, disoit-elle ; mais il y manquoit quelque chose. — Et quoi ? — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir : il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne sais plus ce qui peut la

toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos alliés; ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie, à travers un voile qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y soit sensible? Je l'espère, dit Délia: les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m'enchantez! s'écria Soliman. Oui, ma chère Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous savez aimer? La gloire & les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une ame, sont pour vous seul; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon partage; & vous voulez que je vous

vous aime ! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaiſanterie. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois ſa cabane, & je ſerois contente; il a un trône, je veux partager ſon trône, ou il n'eſt pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner ſur les Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes ſont ſouveraines, & bien plus abſolues que je ne le ſerois ici; car c'eſt ſur les cœurs qu'elles règnent. L'empire du mien ne vous ſuffit donc pas? lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre. — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaiſirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes: jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambaſſades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de ſi extravagant à vouloir régner avec

vous ? Eſt-on faite de manière à déparer un trône ? Et croyez-vous qu'on eût moins de nobleſſe & de dignité que vous, à aſſurer de ſa protection ſes ſujets & ſes alliés ? Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace ; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition ; & je vous prie de n'y plus penſer. — N'y plus penſer ? oh ! je vous réponds que je ne penſerai à autre choſe, & que je ne vais plus rêver que ſceptre, couronne, ambaſſade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le deſſin de ſon diadême ; elle n'étoit plus indéciſe que ſur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle ſe fit porter des étoffes ſuperbes pour ſes habits de cérémonie ; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda ſon avis pour le choix. Il fit tous ſes efforts pour la détourner de cette idée. Mais la contradiction la plongeoit dans une triſteſſe mortelle ; & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter ſon illu-

ſion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il ſaiſiſſoit ces momens pour lui parler d'amour; mais, ſans l'écouter, elle lui parloit politique. Toutes ſes réponſes étoient déjà préparées pour les harangues des députés, ſur ſon avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les Etats du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtît des ſalles d'Opéra ; qu'on ſupprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien ; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la ſociété ; & qu'on bannît tous les gens intéreſſés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amuſa quelque temps de ſes folies ; cependant il brûloit du plus violent amour, ſans aucun eſpoir d'être heureux. Au moindre ſoupçon de violence elle devenoit furieuſe, & vouloit ſe donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane ſi folle : car enfin,

disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime; une loi bizarre me défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour; mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre; mais nos mœurs. — Ce sont des contes. — Nos lois. — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils? — Le peuple & les soldats. — Que leur importe? En seront-ils plus malheureux quand vous m'aurez pour épouse? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti, le Visir, le Caïmacan, l'Aga de la mer & celui des Janissaires, & il leur dit: J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du

Croiſſant ; j'ai affermi la puiſſance & le repos de mon Empire ; & je ne veux, pour récompenſe de mes travaux, que jouir au gré de mes ſujets d'un bonheur dont ils jouiſſent tous. Je ne ſais quelle loi, qui ne nous vient pas du Prophète, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial : je me vois par-là réduit à des eſclaves que je mépriſe ; & j'ai réſolu d'épouſer une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois ſon aveu comme un témoignage de ſa reconnoiſſance ; mais s'il oſoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'aſſemblée reçut les ordres du Sultan dans un reſpectueux ſilence, & le peuple ſuivit cet exemple.

Soliman tranſporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Moſquée ; & il diſoit tout bas en l'y conduiſant : Eſt-il poſſible qu'un petit nez retrouſſé renverſe les loix d'un Empire !



101970

## LE SCRUPULE

OU

## L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME.

LE ciel soit loué, dit Bélise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit temps que cela finît. Se voir livrée, dès l'âge de seize ans, à un homme que l'on ne connoît pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclave & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sauroit partager : quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie : m'en voilà quitte ; je n'ai rien à me reprocher. Car enfin, je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque ; je lui ai été fidèle malgré sa jalousie ; en un mot, je l'ai pleuré :

c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté ; & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! que mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire ! Mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur ; & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne sent plus ! je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe ; & puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture ; tout cela est affreux. Aimons, puisque le ciel nous a donné un cœur sensible ; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point sur ces

goûts paſſagers, ces fantaiſies capricieuſes, qu'on prend ſi ſouvent pour l'amour. J'ai le temps de choiſir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute ſurpriſe, que de me former une idée bien claire & bien préciſe de l'amour. J'ai lu que l'amour eſt une paſſion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénètre en même temps & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur ſoin & leur déſir unique. Tel eſt l'amour, ſans doute ; & d'après ces idées, il me ſera bien aiſé de diſtinguer, en moi-même & dans les autres, l'illuſion, de la réalité.

Sa première épreuve ſe fit ſur un jeune Magiſtrat avec qui le partage de la ſucceſſion de ſon époux l'avoit miſe en relation. Le Préſident de Sovrane, avec une figure aimable, un eſprit cultivé, un caractère doux & ſenſible, étoit ſimple dans ſa pa-

...rure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de son état sans ostentation, & tous les agrémens d'un homme du monde sans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la société : non qu'il opinât dans un soupé, ni qu'il plaisantât à l'audience; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguisé.

Bélise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance; il obtint son amitié : & sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Bélise étant réglée : Me seroit-il permis, dit un jour le Président à la veuve, de vous demander une confidence? Vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté sera-t-il encore un heu-

reux ? Non, Monſieur, lui dit-elle ; j'ai trop de délicateſſe pour faire jamais un devoir à perſonne de ne vivre que pour moi. Ce devoir ſeroit bien doux, reprit le galant Magiſtrat ; & je crains bien que, ſans votre aveu, plus d'un amant ne ſe l'impoſe. A la bonne heure, dit Béliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé : c'eſt le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. — Mais vouloir être aimée, ſans aimer ! — Et qui vous dit, Monſieur, que je n'aimerai pas ? On ne prend point de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement ceſſe où finira le penchant. — Je veux que l'un & l'autre ſoit éternel ; & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'ai-

mer toute ma vie en liberté ; mais, à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Président vit bien qu'il falloit ménager sa délicatesse, & se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire ; & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise étoit chaque jour plus émue ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en étoit au point où la sagesse, en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort, pour laisser pencher la balance. Ils en étoient là, & ils étoient tête à tête. Les yeux du Président, enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Bélise ; il prenoit tendrement sa main. Bélise tremblante respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du désir. Ah ! Président, lui dit-elle enfin, seriez-vous

capable de me tromper ? A ces mots, le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échapper de ses lèvres. Non, Madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche ; & que je meure à vos pieds, si . . . . Comme il tomboit aux pieds de Bélise, son genou porta sur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monsieur, que vous êtes mal-adroit ! s'écria Bélise avec un mouvement de colere. Le Président rougit, & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de solliciter sa grace. *Joujou*, revenu de sa douleur, rendit au Président ses caresses. — Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon ; il me pardonne : c'est un bel exemple pour vous. Bélise ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un sérieux glacé. Il

voulut d'abord prendre ce ſérieux pour un badinage, & ſe remettre aux genoux de Béliſe pour l'appaiſer. De grace, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaiſent, & je ne croyois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Préſident. Il fut deux minutes confondu ſans proférer une parole. Quoi, Madame, lui dit-il enfin, ſeroit-il poſſible qu'un accident auſſi léger m'eût attiré votre colère ? — Point du tout, Monſieur ; mais je puis, ſans colère, trouver mauvais qu'on ſoit à mes genoux : c'eſt une ſituation qui ne convient qu'aux amans heureux ; & je vous eſtime trop pour vous ſoupçonner d'avoir oſé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, répliqua le Préſident avec émotion, en quoi un eſpoir fondé ſur l'amour me rendroit moins eſtimable : mais oſerai-je vous demander, puiſque l'amour eſt un crime à vos yeux, quel eſt le

ſentiment que vous m'avez témoigné ? De l'amitié, Monſieur, de l'amitié ; & je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre choſe ; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela ſe peut, Monſieur : bien d'autres que vous s'y trompent. Le Préſident ne put ſoutenir plus long-temps un caprice auſſi étrange. Il ſortit, le déſeſpoir dans l'ame, & il ne fut point rappelé.

Dès que Béliſe fut ſeule : N'allois-je pas faire une belle folie ? dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma foibleſſe cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raiſon de dire qu'on ne connoît rien moins que ſoi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fuſſe diſpoſée à lui faire le ſacrifice ; point du tout : il lui arrive, ſans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien ; & cet amour ſi paſſionné fait place à

la colère. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal, contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus ! N'eſt-ce point là un amour bien vif, bien ſolide, & bien tendre ? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des ſentimens. On s'eſt échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé ; on part de là pour faire toutes ſortes de ſottiſes : l'illuſion ceſſe, le dégoût ſurvient ; il faut eſſuyer l'ennui d'être conſtante ſans amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas ! C'eſt toi qui m'as détrompée : ſans toi je ſerois peut-être en ce moment accablée de confuſion & déchirée de remords.

Soit que Eliſe aimât ou n'aimât point le Préſident, car ces ſortes de queſtions ne roulent guère que ſur l'équivoque des termes, il eſt certain qu'à force de ſe dire qu'elle ne

l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui perſuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au ſortir des Pages. La fraîcheur de la jeuneſſe, l'impatience du déſir, l'étourderie & la légèreté, qui ſont des graces à ſeize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéreſſant aux yeux de Béliſe cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de ſon époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raiſon; il ſavoit qu'il étoit bien fait & d'une figure charmante. Il le diſoit quelquefois; mais il rioit de ſi bon cœur après l'avoir dit, il montroit en riant une bouche ſi fraîche & de ſi belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à ſon âge. Il mêloit d'ailleurs des ſentimens ſi fiers & ſi nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela enſemble n'avoit rien que d'intéreſſant. Il vouloit avoir

une jolie maîtreſſe & un excellent cheval de bataille; il ſe regardoit dans une glace, faiſant l'exercice à la Pruſſienne. Il prioit Béliſe de lui prêter le *Sopha couleur de roſe*, & lui demandoit ſi elle avoit lu le *Polybe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printemps, pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mélange de frivolité & d'héroïſme eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſéduiſant aux yeux d'une femme. Un preſſentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui ſe careſſe, qui ſe mire, va peut-être dans deux mois ſe précipiter à travers les batteries ſur un eſcadron ennemi, ou grimper comme un grenadier ſur une brèche minée; ce preſſentiment donne aux gentilleſſes d'un petit-maître un caractère de merveilleux qui étonne & qui attendrit. Mais la fatuité ne ſied qu'à la jeuneſſe militaire:

c'eſt un avis que je donne en paſſant aux petits-maîtres de tous états.

Béliſe fut donc ſenſible aux graces naïves & légères de Lindor. Il s'étoit paſſionné pour elle dès la première viſite. Un jeune Page eſt preſſé d'aimer. Ma belle couſine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainſi à cauſe de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choſes : de faire mes premières armes contre les Anglois, & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle ; & je vous conſeille de ne déſirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. — Jamais ! cela eſt bien fort, ma belle couſine. Mais je m'attendois à cette réponſe ; elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma ſeconde campagne vous ceſſerez d'être cruelle. A préſent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant ; mais quand vous m'aurez entendu

dire : Il s'est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour : que sait-on ? si j'étois blessé, par exemple ! Oh ! cela est bien touchant ! Pour moi, si j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois ses cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes : vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez pas par des présages qui me font trembler. — Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai ? je vous fais trembler d'avance. Ah ! si la seule idée vous touche, que fera la réalité ? Çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-

vous point quelque à compte sur les lauriers que je vais cueillir?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Bélise, qui faisoit semblant d'en rire, n'en étoit pas moins sensiblement touchée; mais cette vivacité qui faisoit tant d'impression sur son ame, empêchoit Lindor de s'en apercevoir. Il n'étoit ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives, sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus; & quelque foible que fût la résistance de Bélise, elle en étoit lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible, tous leurs travaux sont suspendus. L'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant; l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner : c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Bélise. Elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, disoit-elle, m'aime de toute son ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens; il est fait à peindre; il est beau comme le jour; il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouveroit peu de cruelles; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, & je le traite avec une hauteur!.... Je ne sais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place, je laisserois bien vîte cette Bélise si sévère, s'en-

nuyer avec ſa vertu : car enfin la ſageſſe eſt bonne quelquefois ; mais toujours de la ſageſſe ! Comme elle faiſoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps ſans différer d'un ſeul inſtant. A cette nouvelle, tout ſon ſang ſe gela dans ſes veines. Il va partir ! s'écria-t-elle le cœur ſaiſi & pénétré ; il va ſe battre ! il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle couſine : je pars ; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux eſt remplie, & j'eſpère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle couſine ! ſouvenez-vous un peu de votre petit couſin : il reviendra fidèle, il vous en donne ſa parole. S'il eſt tué, il ne reviendra pas ; mais on vous remettra ſa bague & ſa montre. Vous voyez ce petit chien

d'émail ; il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernières paroles, il sourioit tendrement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Bélise, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien gaiement, Lindor ! Vous dites que vous m'aimez : sont-ce là les adieux d'un amant ? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas temps de vous faire des reproches : venez, embrassez-moi. Lindor transporté usa de cette permission jusqu'à la licence, & Bélise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ ? lui dit-elle. — Tout à l'heure. — Tout à l'heure ! Quoi, vous ne soupez point avec moi ! — Cela est impossible. — J'avois mille choses à vous dire. — Dites-les moi bien vîte : mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée ! — Ah !

ma belle cousine, je vous donnerois ma vie; mais il y va de mon honneur: mes heures sont comptées; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire & que je n'y fusse point, je serois perdu: votre petit cousin ne seroit pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Bélise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle, je serois au désespoir de vous attirer un reproche: votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, & revenéz tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage; mais nous nous écrirons: adieu. — Adieu, ma belle cousine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat

combat ; mais les mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Bélise passa la nuit dans la plus profonde douleur ; son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant étoit exprimé dans sa lettre. O vous, qu'on élève si mal, qui vous apprend à si bien écrire ? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor, dans sa réponse pleine de feu & de désordre, exprimoit tour à tour les deux passions de son ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Bélise ne lui laissa aucun repos, qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit, & se soutint sans interruption, la moitié de la campagne ; & la dernière lettre qu'on écrivoit étoit toujours la plus vive ; la dernière qu'on attendoit étoit toujours la plus désirée.

Lindor, pour ſon malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la paſſion que tu inſpires. Si tu ſavois à quoi tout cela tient! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve ſur celle que tu aimes? Écris-lui que tu as perdu un œil; je gage qu'elle te conſeille de prendre patience, & de l'oublier. Lindor, bien ſûr de ſon triomphe, conſentit à cette épreuve; & comme il ne ſavoit pas mentir, ſon ami dicta cette lettre. Béliſe fut au déſeſpoir: l'image de Lindor vint s'offrir à ſon eſprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoiſſable. Quel dommage! diſoit-elle en ſoupirant. Ses deux yeux étoient ſi beaux! les miens les rencontroient avec tant de plaiſir! l'amour s'y peignoit avec tant de charmes! Mais il n'en eſt que plus intéreſſant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être déſolé: il tremble ſur-tout de m'en paroître moins aimable. Écrivons-lui pour

le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la première fois que Bélise avoit été obligée de se dire : *Ecrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en aperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes ; mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire, à la place d'un bel œil, lui offusquoit l'imagination & lui glaçoit le sentiment. Eh ! cessons de nous flatter ; dit-elle en déchirant une seconde fois sa lettre ; ce pauvre enfant n'est plus aimé : un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette : n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse & sensible ; si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, & bien plus à

plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime, comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous; je ne le suis plus : mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événemens ; un seul accident m'a changée. Consolez-vous, Monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au desespoir à la lecture de ce billet : le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit cousin, *Monsieur !* On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger ; si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne, pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès au-

jourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur* avoit encore ses deux yeux; mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Bélise fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne, étoit une espèce de Philosophe dans la vigueur de l'âge, qui, après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la ville, venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Bélise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie? De plan, Madame, je n'en eus jamais, répondit le Comte de Pruli. Je fais tout ce qui m'amuse; je cherche tout ce que j'aime, & j'évite avec soin

ce qui m'ennuie ou me déplaît. — Vivez-vous seul ? Voyez-vous du monde ? — Je vois quelquefois notre Pasteur, à qui j'enseigne la morale ; je cause avec des Laboureurs plus instruits que tous nos Savans ; je donne le bal à de petites Villageoises les plus jolies du monde ; je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans ; & je marie les plus amoureuses. Quoi ! dit Bélise avec étonnement, ces gens-là connoissent l'amour ? Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles : ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Eh ! Madame, la déli- est un raffinement de l'art : ils ont l'instinct de la nature ; & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville ; on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé, comme un autre, d'aimer, & d'être aimé dans le monde ;

le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout : une liaiſon n'eſt qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez, dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs ſimples & tendres ſe cherchent ſans le ſavoir, & s'attirent mutuellement. Vous me faites, reprit Béliſe, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là ſi à plaindre ! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années ; mais j'ai le ſecret de rendre leur condition plus douce. Oh ! vous me direz votre ſecret, interrompit Béliſe avec vivacité ; je veux auſſi en faire uſage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici. J'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépenſe dix ou douze à Paris dans les deux ſaiſons que j'y paſſe, huit ou dix dans ma maiſon de campagne ; & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre ſur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous ? — J'ai des champs

bien cultivés, des prairies bien arroſées, des vergers clos & plantés avec ſoin. — Hé bien? — Hé bien, Lucas, Blaiſe, Nicolas, mes voiſins & mes bons amis, ont des terreins en friche ou appauvris; ils n'ont pas de quoi les cultiver: je leur cède les miens troc pour troc; & la même étendue de terrein qui les nourriſſoit à peine, les enrichit dans deux moiſſons. La terre, ingrate ſous leurs mains, devient fertile dans les miennes. Je lui choiſis la ſemence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle eſt en bon état, je penſe à un nouvel échange: ce ſont là mes amuſemens. Cela eſt charmant, s'écria Béliſe: vous ſavez donc l'Agriculture? — Un peu, Madame; je m'en inſtruis; je confronte la théorie des Savans avec l'expérience des Laboureurs; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les ſpéculations des uns, & dans la pratique des autres; c'eſt une étude

amusante. — Oh ! je le crois ; & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans tous ces cantons ; ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bien heureuse, Monsieur le Comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, Madame, ni rivaux, ni rivales, partout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur première entrevue ; & dès ce moment, voilà Bélise villageoise, tout occupée de l'Agriculture, conversant avec ses fermiers, & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos, & la présenta à ses paysans comme une nouvelle

bienfaictrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du reſpect qu'ils avoient pour lui. Ces ſentimens ſe communiquent : ils ſont ſi naïfs & ſi tendres ! C'eſt le plus ſublime de tous les éloges ; & Béliſe en fut touchée au point d'en être jalouſe. Mais que cette jalouſie étoit loin de la haîne ! Il faut avouer, diſoit-elle, qu'ils ont bien raiſon de l'aimer : indépendamment de ſes bienfaits, perſonne au monde n'eſt plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entre eux la liaiſon la plus intime, & en apparence la plus philoſophique. Leurs entretiens ne rouloient que ſur l'étude de la nature, ſur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s'épuiſe pour ſes enfans. La Botanique leur indiquoit les plantes ſalutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuſes ; la Mécanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais ſur les collines altérées, & pour

ſoulager le travail des animaux deſtinés au labourage ; l'Hiſtoire Naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques, dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs obſervations, & on faiſoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuſes. Le jour du repos revenoit, & les jeux ſuſpendoient les études.

Béliſe & le Philoſophe ſe mêloient aux danſes de ces villageois. Béliſe s'aperçut avec ſurpriſe qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à ſon ami, me ſoupçonner d'une coquetterie bien étrange ; mais je ne veux rien vous diſſimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie ; j'ai par-deſſus ces payſannes l'avantage de la parure ; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes payſans aucunes traces d'émotion à ma vue. Ils ne penſent qu'à leurs compagnes ; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'eſt plus naturel,

Madame, lui dit le Comte : le déſir ne vient jamais ſans quelque lueur d'eſpérance ; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me ſurprenez, dit Beliſe : eſt-ce l'eſpérance qui rend ſenſible ? — Non, mais elle dirige la ſenſibilité. — On n'aime donc qu'avec l'eſpoir de plaire ? — Non vraiment, Madame ; & ſans cela, qui pourroit ne pas vous aimer ? Un Philoſophe eſt donc galant ? reprit Béliſe avec un ſourire. — Je ſuis vrai, Madame, & ne ſuis point Philoſophe ; mais ſi je méritois ce nom, je n'en ſerois que plus ſenſible : un vrai Philoſophe eſt homme, & fait gloire de l'être. La ſageſſe ne contredit la nature que lorſque la nature a tort. Béliſe rougit, le Comte ſe troubla, & ils furent quelque temps les yeux baiſſés, ſans oſer rompre le ſilence. Le Comte voulut renouer l'entretien ſur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecou-

pés & ſans ſuite : on ne ſavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils ſe quittèrent enfin, l'une rêveuſe, l'autre diſtrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeuneſſe des villages voiſins s'aſſembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faiſoit l'ornement. Béliſe en fut enchantée ; mais le dénouement la ſurprit. Le Magiſter avoit fait des chanſons à la louange de Béliſe & du Comte, & les couplets diſoient que Beliſe étoit l'ormeau, & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne ſavoit s'il devoit leur impoſer ſilence, ou prendre la choſe en badinant ; mais Béliſe en fut offenſée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la ramenant : ces bonnes gens diſent ce qu'ils penſent ; ils n'en ſavent pas davantage. Je les aurois fait taire, ſi j'avois eu le courage de les affliger. Béliſe ne lui répondit rien ; & il ſe retira pénétré de

douleur de l'impression qu'avoit faite sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse ! dit Bélise après le départ du Comte : voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair que ces paysans s'en aperçoivent : ce sera, comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir ; il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le Comte se livreroit à moi sans réserve & de la meilleure foi : c'est un homme respectable, dont je ferois le malheur si je venois à m'en détacher. Le lendemain, il envoya savoir si elle étoit visible.—Quel parti prendre ? Si je le refuse aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement ? qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? lui laisserai-je croire que je me défie de lui, ou de moi ? Après tout, qui m'assure qu'il m'aime ? & quand il m'aimeroit,

ſuis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractère ; il m'en eſtimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle ; j'ai été ſur le point de rompre avec vous. — Avec moi, Madame ! & pourquoi ? quel eſt mon crime ? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide ; que j'ai l'ame la plus légère, la plus inconſtante qui fut jamais ; que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez grand fond de ſenſibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter : & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux abſolument ni en inſpirer ni qu'on m'en inſpire. Votre ſincérité encourage

la mienne, lui répondit le Comte; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter & sans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent: c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légère & inconstante; il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractère de votre ame. — Non, Monsieur, je me suis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du Président & celle du jeune Page. Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal à propos. Votre colère contre le Président étoit sans conséquence : le premier mouvement est toujours pour le chien, mais le second est pour l'amant; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet

là; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une paſſion, il faut être juſte. Quel eſt l'inſenſé qui exige l'impoſſible ? Je déſire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité : mais ſi votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce ſeroit un malheur, ce ne ſeroit pas un crime. Eh quoi ! parce qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir ſans mélange, faut-il ſe priver de tout, renoncer à tout ? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, ſe pardonner à ſoi-même & aux autres ce qui eſt moins bien, ou ce qui eſt mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille; l'amour nous manque, il peut l'embellir : laiſſons le faire : s'il s'en va, l'amitié nous reſte ; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui ſurvit à l'amour, en eſt bien plus douce, plus intime, & plus tendre. — En vérité, Monſieur, voilà une morale bien étrange ! — Elle eſt ſimple & naturelle, Madame. Je ferois des romans tout

comme un autre ; mais la vie n'eſt pas un roman : nos principes, comme nos ſentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'eſt plus facile que d'imaginer des prodiges en amour ; mais tous ces héros n'exiſtent que dans la tête des Auteurs : ils diſent ce qu'ils veulent ; nous faiſons ce que nous pouvons. C'eſt un malheur, ſans doute, de ceſſer de plaire ; c'en eſt un plus grand de ceſſer d'aimer : mais le comble du malheur, c'eſt de paſſer ſa vie à ſe craindre & à ſe combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il eſt aſſez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, ſans ſe condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-temps, il leur ſuffit de ſentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays des chimères. Croyez-moi, vous êtes bien née ; revenez à la vérité ; laiſſez vous guider par la nature : elle

vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui ſe perd dans le vide, & qui réduit le ſentiment à rien, à force de l'analyſer.

Si Béliſe ne fut point perſuadée, elle fut bien moins affermie dans ſa première réſolution ; & dès que la raiſon chancelle, il eſt aiſé de la renverſer. Celle de Béliſe ſuccomba ſans peine ; & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une ſeule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour étoit le centre, dont le plaiſir étoit l'aliment.

Cette première ardeur ſe ralentit, & Béliſe en fut alarmée : mais le Comte la raſſura. On revint aux amuſemens champêtres. Béliſe trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus ſerein, & la campagne plus riante. Les jeux des villageois lui plai-

ſoient davantage : ils lui rappeloient un ſouvenir délicieux. Leurs travaux l'intéreſſoient beaucoup plus. Mon amant, diſoit-elle en elle-même, eſt le Dieu qui les encourage ; ſon humanité, ſa bienfaiſance, ſont comme des ruiſſeaux qui fertiliſſent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs, des bienfaits que répandoit ſur eux ce mortel qu'ils appeloient leur père. L'amour lui rendoit perſonnel tout le bien qu'on diſoit de lui. Elle paſſa ainſi toute la belle ſaiſon à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Béliſe avoit propoſé au Comte de paſſer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en ſouriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à ſe dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, & les ſoirées longues, Béliſe ſentit avec

amertume que l'ennui s'emparoit de ſon ame, & qu'elle déſiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à ſon amant avec ſa franchiſe ordinaire. Je vous l'avois prédit ; vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne juſtifie que trop la mauvaiſe opinion que j'avois de moi-même. — Quel eſt donc cet événement ? — Ah ! mon cher Comte, puiſqu'il faut vous le dire, je m'ennuie : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez ; cela eſt poſſible, lui répondit le Comte avec un ſourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'eſt la campagne que vous n'aimez plus. — Eh ! Monſieur, pourquoi me flatter ? Tous les lieux, tous les temps ſont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, inſiſta Béliſe ; je ſens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuſe avec vous dans un déſert. — Sans doute, Madame ; telle eſt

l'ivresse d'une passion naissante ; mais ce premier feu n'a qu'un temps. L'amour heureux se calme & se modère : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde ; on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. — Ah ! Monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour ? — A la vérité, ma chère Bélise. — Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous cessez de me suffire ; j'ai donc cessé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher. — Toujours cher : oui, sans doute ; mais comment ? — Comme je veux l'être. — Ah ! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. — Non, Madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi ? — Oui, Monsieur : je ne me pardonnerai jamais

d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, Madame, & moi, qui ne me vante de rien, je m'ennuie auſſi parfois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. — Quoi, Monſieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; & je ne laiſſe pas de vous aimer plus que ma vie. Êtes-vous contente? — Allons, Monſieur, retournons à Paris. — Oui, Madame, j'y conſens: mais ſouvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'aſſure, & plus amoureux que jamais.

Béliſe, de retour à la ville, commença par ſe livrer à tous les amuſemens que l'hiver raſſemble, avec une avidité quelle croyoit inſatiable. Le Comte, de ſon côté, s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Béliſe ſe ralentit. Les ſoupés lui paroiſſoient longs; elle s'ennuyoit au ſpectacle.

Le Comte avoit soin de la voir rarement ; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : Que vous semble de Paris ? — Tout m'y amuse, & rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi ? — Vous m'avez tant vu, Madame ! Je suis discret : le monde a son tour, j'aurai le mien. — Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ? — Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvel Opéra ? poursuivit-il à haute voix. Et la conversation devint générale.

Bélise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison concluoit à son avantage. Personne, disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère ; personne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos

entretiens,

entretiens, tous nos jeunes gens ne me ſembleņt que des perroquets bien inſtruits. Il a bien raiſon de douter qu'on ceſſe de l'aimer, après l'avoir connu! Mais non, ce n'eſt pas l'eſtime qu'il a de lui-même, c'eſt l'eſtime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je ſerois heureuſe ſi elle étoit fondée!

Telles étoient les réflexions de Béliſe; & plus elle ſentoit renaître ſon inclination pour lui, plus elle ſe trouvoit bien avec elle-même. Enfin le déſir de le voir devint ſi preſſant, qu'elle ne put réſiſter à celui de lui écrire. Il ſe rendit auprès d'elle; & l'abordant avec un ſourire: Quoi, Madame, lui dit-il, un tête à tête? vous m'expoſez à faire des jaloux. Perſonne, Monſieur, n'a droit de l'être, lui dit Béliſe; & vous ſavez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte; elle m'attend à la

campagne, & j'irai la voir ce printemps. — Elle feroit à plaindre, fi elle étoit à la ville : vous y êtes fi occupé, qu'elle rifqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuferoit, Madame, & n'y penferoit pas à moi. Laiffons-là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je fi rarement & fi peu ? — Pour vous laiffer jouir en liberté de tous les plaifirs de votre âge. — Vous ne ferez jamais de trop, Monfieur : ma maifon eft la vôtre ; regardez-la comme telle, j'en ferai flattée, je le défire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, Madame, n'exigez rien ; je ferois au défefpoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle faifon. Cette obftination la piqua vivement. Allez, Monfieur, lui dit elle avec dépit, allez chercher des plaifirs où je ne ferai pas : j'ai mérité votre inconftance. Dès ce jour, elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de fes démarches ; elle le cherchoit &

le ſuivoit des yeux aux promenades & aux ſpectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuſes ; elle ne ceſſoit de queſtionner ſes amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars. Quelques beaux jours étant venus, Il faut, dit-elle, que je le confonde, & que je me juſtifie. J'ai tort juſqu'à préſent : il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe rendre chez elle. Tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Béliſe, pour monter dans mon carroſſe. Où allons-nous donc, Madame ? lui dit-il. — Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le Comte fut tranſporté de joie. Béliſe, au mouvement de la main qui la ſoutenoit, s'aperçut du ſaiſiſſement & de l'émotion qu'elle faiſoit naître. O mon cher Comte, lui dit-elle en preſſant cette main qui trembloit ſous la ſienne, que

ne vous dois-je pas ! Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant sur mes sentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'estimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour est content : je n'ai plus de scrupule, & je suis heureuse.

# LES QUATRE FLACONS, OU LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE.

J'AI grand regret à la Féerie : c'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, & la manière la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des Intelligences médiatrices entre les hommes & les Dieux : témoin le Démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, &

le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit passé sa quinzième année, lorsque son père, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athènes pour y faire ses exercices, lui dit en l'embrassant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mère, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi ; choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractère

solide, d'une vertu sociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon père : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athènes. Sa première visite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle : elle étoit belle encore ; mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens. Que venez-vous faire ici ? lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane & l'ancien ami de son père. C'est bien à votre âge qu'on s'ensevelit auprès des femmes ! le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles, & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athènes. C'est à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe ; mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois

bien là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée ! Eh ! qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses ? A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble ! A se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas si-tôt, Madame, non pas si-tôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ? La paix a ses talens & ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal, de par tous les Dieux ! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en temps de paix, de

quitter les drapeaux, ſur peine de la vie. — Quoi, Monſieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un ſeul homme ? — Vous en aurez, Madame, vous en aurez de reſte. Il y en a tant d'inutiles à l'Etat ! — Fort bien, vous nous réduiſez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remercîmens. — Je les en diſpenſe. — Non, Monſieur, nous ſommes citoyennes, & nous cédons généreuſement à l'Etat toutes les figures qui nous déplaiſent, tous ces viſages à faire peur, tous ces caractères féroces qui ne s'amuſent qu'à tuer, & qui ne ſont bons qu'à cela. — Et vous vous réſervez les jolis hommes qui aiment à vivre, n'eſt-ce pas ? — Aſſurément. — C'eſt fort bien dit, & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez : ma femme eſt folle. Je vous laiſſe ; car je n'y tiens plus. Par Hercule, Madame, faut-il que je ſois votre mari ! Ces choſes-là n'arri-

vent qu'à moi. A ces mots, il sortit en tapant du pied, & ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis. Madame, avez-vous souvent de pareilles scènes ? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. — Et quand vous êtes seuls ? — Il gronde encore, mais un peu plus bas. — Et comment l'avez-vous épousé ? — Comme on épouse, par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis ; il s'impatiente & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence : son amitié n'est pas à négliger ; cela est bon à quelque chose. Êtes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? — Aux amis particuliers de mon père, & le nombre n'est pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même ; car en en-

trant dans un monde nouveau, le plus ſage a beſoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en ſervir, Madame ? — Ou mon mari, ou moi : vous choiſirez. — Mon choix eſt fait. Ainſi ſe paſſa leur première entrevuë.

Quand le mari fut de retour : Vous êtes étrange ! lui dit Séliane : votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiſer, n'eſt-ce pas ? — Je vous entends, Monſieur ; je vais ordonner que ma porte lui ſoit fermée. — Eh ! non, Madame, non, je ne ſuis point jaloux. Ce ſeroit commencer un peu tard ! Je ne l'ai pas été de votre jeuneſſe ; je ne le ſerai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries ; mais j'y ſuis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une viſite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, Madame ; je ſais vivre, & l'on peut ſe fier à moi ſur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la

veille. Hé bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse Athénienne ? Ma femme vous y a disposé sans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son temps est passé, grace au ciel; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les syrènes les plus dangereuses ! nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athènes ne ressemblent guère à celles de Mégare ! — A Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux père. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve; par recueillement, qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui

avoit arrangée lui-même : il s'endormoit ſur ſa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avoit raiſon ſans doute ; & je vous prie de reſpecter la mémoire de ma mère. — Ta mère ! ta mère étoit une femme : ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ! je ne connois que mon extravagante qui ſoit exactement fidèle ; & encore eſt-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuſe en dépit d'elle-même ; mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie que la nature ou l'exemple leur inſpire preſque en naiſſant. Je gage qu'elle eſt capable encore de chercher à te ſéduire, pour le plaiſir de ſe moquer de toi. Tu ne ſerois pas le premier qu'elle auroit mis au déſeſpoir. Elle s'amuſoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faiſoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureuſement elle vieillit, & le danger n'eſt plus ſi grand.

Alcidonis fut occupé, une partie de

la nuit, de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, diſoit-il, ſont donc ici bien redoutables ! Et il s'endormit dans la réſolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en ſonge, & lui dit : Rien ne reſſemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie eſt vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni ſe fier à tout, ni ſe défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractère, afin que vous ſoyez plus fléxible au leur. Un homme décidé eſt un homme inſociable. Vous ſerez charmant, ſi l'on dit de vous : *On en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'eſt pas aſſez de plaire, il faut encore ſavoir aimer, & n'aimer ni trop, ni trop peu. Il y a trois ſortes d'amour, la paſſion, le goût, & la fantaiſie. Tout l'art d'être heureux conſiſte à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous ſeul

pouvez faire usage. Ils sont différens de vertus, comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse ; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots, l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se lève en rendant grace à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari ? lui dit-elle ; ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes ? — Il est vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la

fidélité. — Le bon homme ! — Il est persuadé que vous lui êtes fidèle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Et voilà comme il me décrie ! Il mériteroit bien..... Mais non ; je dois me respecter moi-même. — Votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête. — Lui ! — Lui-même ; & malgré vous. — Malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. — Je vous avoue qu'à votre place.... Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il a faite à ma mère ! — A votre mère ? — Il a osé me dire que mon père n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux ! c'est bien à lui de se vanter ! Mais, encore une fois, je me respecte. Non, Monsieur, je ne suis point coquette ; & puisqu'il m'oblige à me justifier,

j'ai le cœur auſſi tendre & plus tendre qu'une autre. — Et qu'en faites-vous de ce cœur ? — Hélas ! je n'en fais rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'eſt pas pour ſes beaux yeux que je le garde. Je ſuis ſage pour mon repos, pour ne pas m'expoſer au caprice, à l'inconſtance, à l'ingratitude des hommes. Je ſens que ſi j'aimois, j'aimerois paſſionnément, & je voudrois être aimée de même. — Ah ! vous le feriez. — Je n'oſe m'en flatter. Rien n'eſt plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaiſies ; mais la paſſion de l'amour, cette ivreſſe qui en fait le charme, & qui en eſt l'excuſe, ils ne la connoiſſent pas. — Pour moi, Madame, je ſais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; & ſi j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne doſe ! Séliane ſourit de la ſimplicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu que les coquettes

aiment tant). Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainſi tout à coup. Eh! le moyen de nous aimer? nous ne nous connoiſſons pas encore. — A la bonne heure, Madame: je ne ſuis pas preſſé. Demain nous nous connoîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain? — Oui, Madame. — L'après-dînée, entendez-vous? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous ferons ſeuls, nous ſerons libres, & je vous parlerai raiſon.

Alcidonis ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous avec ſes flacons dans ſa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus ſéduiſant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilége de la beauté: moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit ſemblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laiſſeroit prendre, & on y ſeroit trompée. — Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais

trompé personne. — Et vous voulez commencer par moi ? — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres ? — Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois ; il n'y a point là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah ! ah ! si vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vîte. — Oh ! sans doute ; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas ? — Rien n'est plus vrai : vous n'avez qu'à dire. — En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée.... ? — Vous le seriez à point nommé : je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne savez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, Madame, exigez ; mon cœur vous

défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie ? — A la folie, soit ; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Hé bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion ? — A la passion. — Et vous m'aimerez de même ? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit, & vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc ? — Je suis à vous ; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis, s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre jusqu'à la dernière goutte. Il reparoît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie : son langage étoit rapide, entrecoupé, plein de substance & de chaleur. Les mots ne pouvoient suffire aux sentimens ; des accens inarticulés suppléoient aux pa-

roles : un geſte véhément, une action impétueuſe en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle eſt émue, agitée, interdite : elle a peine à le reconnoître ; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, héſiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ſes yeux s'animent, ſa raiſon l'abandonne ; & l'on eût dit, l'inſtant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois ſe paſſèrent dans des tranſports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne ceſſoit de plaiſanter Alcidonis, ſur ſes aſſiduités auprès de ſa femme. Pauvre dupe, lui diſoit-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en ſuis bien aiſe. Conſumez-vous auprès d'elle : voilà un temps bien employé ! Alcidonis ſe vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie inſultante. Mais ſa paſſion n'étoit plus ſecondée : celle de Séliane s'affoibli-

ſoit de jour en jour. Sériane lui ſuffiſoit; il ne pouvoit plus lui ſuffire. Elle eut beſoin de ſe diſſiper, de ſe diſtraire, de voir le monde, qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amuſoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triſte, inquiet, jaloux; il fit tant, qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il eſt vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé; j'étois folle. Je ſuis ſage; imitez-moi. Il n'eſt pas dit qu'on doive s'aimer juſqu'à la caducité. Tout paſſe, & l'amour lui-même. Le mien s'eſt affoibli, vous m'avez grondée: il s'éteint, vous vous déſeſpérez; tant pis pour vous: je ne ſais qu'y faire. — Eh quoi, perfide! ingrate! parjure! — Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, ſi cela peut vous ſoulager. — Ah! juſte ciel! comme on me traite! — Comme un enfant à qui l'on

pardonne tout. — Est-ce-là, perfide, les sermens que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer jusqu'au dernier soupir! — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien : insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jureroit par tous les Dieux d'avoir toujours le même appétit? — Le même appétit! quelle image! Est-ce-là cette délicatesse dont votre cœur se glorifioit? — Autre sottise. On désavoue l'empire des sens, au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours, s'arrachoit les cheveux de désespoir. Hé bien, poursuivit-elle, que faites-vous? En serez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve? Alcidonis, écoutez-moi. Je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah cruelle!

est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande? — Il faut bien vous y réduire; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse de plaire? Le procès n'est pas décidé, & ne le sera pas si-tôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. — Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout à coup ses sens se calmèrent, & la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès: quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse; & rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous

auriez

auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible ! Jouissez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il se consolât, mais pas si-tôt, ni si aisément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître n'étoit qu'un dépit simulé ; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies, que le pauvre garçon étoit désespéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant, Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe, avec

les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athènes. Cela m'eſt égal, diſoit-il en lui-même : le flacon pourpre eſt à ſec ; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir ſi j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup, jouiſſons : c'eſt le moment des fantaiſies. Il boit du flacon couleur de roſe ; & voilà ſes yeux & ſes déſirs qui ſe promènent ſans ſe fixer.

Le haſard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languiſſans, d'une modeſtie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouiſſante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là ; & réflexion faite, il eût préféré la blonde, ſans je ne ſais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne ſais quoi détermina ſes vœux. Il eut pour elle tous les ſoins d'une galanterie empreſſée : elle les reçut d'un air diſ-

trait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le désir de plaire, il fit les plaisirs du soupé. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix; & quelques regards de complaisance portèrent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se lève, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner? lui dit-elle en acceptant sa main. Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. — Pardonnez-moi : je vous enlève aux plus jolies femmes d'Athènes; & c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru assez bien. — Assez bien! vos éloges sont modestes! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse.... où

croit voir une Déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. — Vous êtes méchant! Et Amate, que vous ensemble? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble appeler le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. — Négligée! le mot est cruel; je ne le répéterai pas, il passeroit en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit, qu'en dites-vous? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? — Je vous avouerai que sans vous elle auroit eu la pomme. — Hélas! & qu'en auroit-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup-d'œil. — Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du soupé, les regards attachés sur elle.

— Il est vrai, je l'admirois comme un beau modèle en cire. — Beau modèle, si vous voulez : on dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment ? dit-elle à Alcidonis. Il est de bonne heure ; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée, qui le rendoit méchant avec Corine, savoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales : aussi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de savoir à mon tour le bien & le mal que vous pensez de moi. — Le mal ! Eh ! s'il y en a, m'avez-vous laissé le temps, la liberté de l'apercevoir ? L'illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante nous cacheroient la laideur même ; je l'aurois

priſe pour la beauté. Je vous vois, je ſuis ébloui, enivré, tranſporté : voilà mon hiſtoire. C'eſt un enchantement, une folie; c'eſt tout ce qu'il vous plaira: mais rien au monde n'eſt ſi ſérieux, & vous m'allez rendre, d'un ſeul mot, le plus fortuné, ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'eſt plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ſes genoux : vous m'appercevez en paſſant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous oſez me l'avouer! Savez-vous ſi je mérite ces ſentimens? Savez-vous ſi je puis y répondre? — Non, Madame, je ne ſais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une ame inſenſible. Je le crains; mais j'en cours les riſques; & le danger fût-il encore plus grand, il n'eſt pas en moi de l'éviter. — Ah! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractère : c'eſt vous,

Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à passion ; & un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux ; & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionnée que vous, ce sont des plaintes, des reproches : vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sait comment vous quitter : il n'y a pas moyen de vous prendre. — Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers ; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, Monsieur : c'est le charme de l'amour, que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari ; & en vérité ce ne seroit pas la peine d'être veuve. — J'entends raison, belle

Corine, & vous pouvez compter sur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foiblesse, de vous retirer sans faire de scène, dès qu'elle vous diroit en amie : Je vous aimai ; je ne vous aime plus ? — Assurément : j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine, & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disoit-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je

ferai renvoyé, fi demain quelque autre l'amufe. En vérité, je fuis bien bon de lui prodiguer mes foupirs ! J'aurois bien mieux fait de les adreffer à cette blonde languiffante, dont les yeux fe levoient fur moi d'un air fi tendre & fi touchant. Corine m'a dit du mal de Céphife ; il faut que Céphife ait du mérite. Elle n'eft pas bien animée ; mais quel plaifir de l'animer ! Une femme naturellement vive l'eft pour tout le monde : celle-ci ne le feroit que pour moi. Allons la voir : auffi bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne fuis pas de ceux que l'on met fur le pavé, & que je fais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphife les mêmes chofes qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Eft-il poffible ? s'écria-t-elle fans s'émouvoir. Quoi, vous ferez malheureux fi je ne vous aime pas ? — Plus malheureux que je ne puis

dire. — J'en suis fâchée ; car je ne sais point aimer. — Ah ! belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connoissez pas l'amour ? — En vérité, je ne le connois pas. — Et si je vous le faisois connoître ? — Vous me feriez bien du plaisir ; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé ! & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdoit ses peines. — Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amans ? — Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute, j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même temps, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité

dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chère enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez? — Je le crois. Vous êtes ſenſible? — Oui, ſenſible, par-ci, par-là: mais en un moment cela me paſſe. — C'eſt une maladie aſſurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque ſacrifice à Vénus? — Mon mari en faiſoit beaucoup; mais il me retrouvoit la même au retour du Temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même? — Il n'avoit garde: le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. — Vous initier! Et ſavez-vous quelle eſt cette cérémonie? — Hélas! non, je ne ſais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en riſquant quelque liberté? Doucement, ſeigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme ſi je vous aimois: je ne vous aime point encore. — Et comment vous en appercevoir, ſi nous ne faiſons pas quelques eſſais? — J'en ai

fait mille ; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime, & puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui devoit se célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en Graces & en Amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le Temple.

Céphise s'y étoit rendue la première. Ah ! dit-elle à Alcidonis, je vous

cherchois des yeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant ; j'étois animée. — Hé bien ? — Hé bien, je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis d'un air préoccupé & les yeux attachés sur la fête ? A souper, soit, je le veux bien .... Ah ! la jolie Danseuse que voilà ! que celle-ci chante avec grace ! — Nous serons seuls, entendez-vous ? — Seuls, j'y consens. Je voudrois bien savoir quelle est cette jolie Danseuse ! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas ! — Pardonnez-moi, je vous entends ; mais je cherche quelqu'un qui me dise . . . . . Ah ! Pamphile, un mot. Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle ? ce soir ? — Ce soir même. — Ah ! j'en veux

être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise interdite : vous soupez avec moi ; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'étoit mon dessein ; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée, & je ne saurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart d'heure, & insipide l'instant d'après. Il vit la Chanteuse Philyre ; il en fut épris une soirée ; le lendemain elle l'ennuya. Ah ! que les fantaisies sont fatigantes ! dit-il. A chaque instant des desirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame ! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentiment passagères & renaissantes, qui ne me laissent aucun repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit, & vida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la philoſophie ſous Ariſte l'Académicien. Ariſte, en mourant, laiſſa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le diſciple d'Ariſte crut devoir à ſa veuve les conſolations & les ſecours de l'amitié. Théléſie les refuſa avec une modeſtie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle ; j'ai encore moins de déſirs. Mon époux m'a laiſſé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de ſageſſe unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & ſolide. Il eſt temps, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive ſe répandit dans ſes veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaiſies, ce n'étoit point l'emportement de la paſſion ; c'étoit une émotion délicieuſe, le preſſentiment de la félicité. Il brûle d'être à Théléſie ; il brûle de n'avoir plus avec

elle qu'un même ſort, qu'une vie, & qu'une ame; & cédant à ſon impatience, il lui propoſe de s'unir à elle. Théléſie ne fut point inſenſible à cette marque d'amour & d'eſtime. Vous êtes aſſez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter. Je la refuſe. J'en ſerois indigne, ſi je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de ſon père, lui faire un crime de ſes refus, la menacer des reproches qu'elle ſe feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux : elle parut inébranlable.

Cependant Théléſie, dans ſa retraite, ne ceſſoit de verſer des larmes. La ſeule Eſclave qui lui reſtoit, voyoit la douleur dont elle étoit conſumée, & n'en pouvoit pénétrer la cauſe. Falloit-il l'attribuer à la mort de ſon époux? Quoi! pleurer ſans ceſſe un mari philoſophe? Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtreſſe écrivoit ſouvent à un citoyen d'Argos ; & les réponſes qu'on lui rendoit lui arrachoient de profonds ſou-

pirs. La curioſité ou le zèle porta l'Eſclave à ouvrir une des lettres de Théléſie. Elle étoit conçue en ces termes :

« Si vous n'avez un cœur d'airain, » vous ſerez touché, ſeigneur, du déſeſ» poir d'une infortunée qui donneroit » ſon ſang pour la liberté de ſon père. » Ariſte, mon époux, à qui je n'avois » pas rougi d'avouer que j'étois née » d'un Eſclave, n'a rien épargné pour » rendre mon père à mes vœux. Il l'a » fait chercher vainement. J'apprends » enfin qu'il eſt en votre pouvoir, & je » l'apprends dans l'indigence. J'ai ap» précié tout ce qui me reſte. Hélas ! » il s'en faut bien que je ſois en état » de ſuffire à ce que vous exigez. Je » n'ai plus qu'une ſeule reſſource ; » c'eſt de m'offrir moi-même en échan» ge pour mon père. Il n'eſt pas juſte » que je ſois libre, tandis que mon » père eſt eſclave. Je ſuis jeune, il eſt » accablé d'années. Vous pouvez tirer » de ma ſervitude plus d'avantages que

» de la sienne. Mes mains s'endurciront » au travail ; mon cœur est fait à la » patience. Si je voulois user de la » facilité qu'on peut avoir à mon âge » de séduire & d'intéresser les hom- » mes, je ne serois pas réduite à cette » cruelle extrémité : mais l'esclavage » est moins honteux que le vice. Je » n'hésite pas à choisir ».

L'Esclave, pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah ! s'écria-t-il, le cœur saisi & les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus ! Elle est née Esclave ! Et qu'importe ? La vertu est la Reine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle piété ! quelle tendresse ! Vous, Théléfie, vous, dans l'esclavage ! Que n'ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des Dieux, dit-il à l'Esclave, garde-moi bien le secret. Je pars : les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos ; & le père

de Théléſie eſt libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi ſe rendre à Athènes, & lui dit en le quittant: Vous allez revoir Théléſie ; vous devez la liberté à ſa tendreſſe & à ſes vertus. Il dépend d'elle d'être heureuſe & de vous rendre heureux. Mais ſi le ſervice que je viens de vous rendre vous eſt cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuſe à cacher ſa naiſſance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouſe. Je le connois ; il la reſpecte ; il lui ſeroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaicteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoiſſance : il ne veut être connu que de vous ſeul. Quoi, dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briſer ma chaîne ! Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Théléſie de ce fardeau humiliant. Il eſt des devoirs qui abaiſſent l'ame : laiſſons à la ſienne, je vous en conjure, ſa nobleſſe & ſa liberté.

Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athènes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O mon père ! lui dit-elle, quel Dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissé fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sais que je dois à ta tendresse & à tes vertus, la liberté, la vie, & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis, de retour, vint presser de nouveau Thélésie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l'avouer, que de le taire ; quiconque aura intérêt à me connoître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame ?

Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée; mon père y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me l'a rendu: il est libre; il est ici; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable; & vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour, que ni votre honneur, ni ma reconnoissance ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Thélésie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu'Ariste? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance? Non, sans doute. N'a-t il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion? Je suis son disciple; ses préceptes sont gravés dans mon cœur: son exemple est-il hon-

teux à suivre? ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le temps de s'éprouver: vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis, désolé de cette constance invincible, tomboit aux genoux de Thélésie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment, paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois-je? Ah! ma fille, s'écria-t-il, c'est lui.... Et tout à coup, se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi! mon père, dit Thélésie étonnée, vous le connoissez! C'est lui, dites-vous! Achevez. Qu'a-t-il fait? où l'avez-vous connu? Alcidonis, vous baissez les

yeux ! vous rougiſſez ! mon père vous regarde avec attendriſſement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon père ! c'eſt lui qui vous a racheté ; c'eſt à lui que je dois mon père. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Eſt-ce-là, dit Alcidonis en embraſſant le vieillard qui ſe proſternoit à ſes pieds, eſt-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit ſaiſi ; ma fille m'a deviné : ce n'eſt pas ma faute. — Hé bien, puiſqu'elle ſait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me déſeſpérer. C'eſt ſa main, c'eſt ſon cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré reprocha vivement à ſa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable, & prenant ſa main tremblante, il la mit dans celle de ſon libérateur. C'eſt à votre père que je la dois, cette main que vous m'avez refuſée, dit tendrement Alcidonis en la baiſant.

Consolez-vous, répondit Théléſie avec un ſourire : vous ne lui devez que ma main ; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté employa le reſte du jour à ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux ſommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit : Soyez heureux, Alcidonis ; aimez ſans inquiétude ; poſſédez ſans dégoût ; déſirez pour jouir ; faites des jaloux, & ne le ſoyez jamais. Ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne ; c'eſt votre deſtin que je vous annonce. Vous avez bu à la ſource de la félicité parfaite. Je diſtribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de roſe ; mais le flacon bleu eſt un don que je réſerve à mes favoris.

# LAUSUS ET LYDIE.

*Laufus equum domitor debellatorque ferarum.*
Virg. Æn. VII.

LE caractère de Mézence, Roi de Tyrenne, eſt aſſez connu. Mauvais Prince & bon père, cruel & tendre tour à tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ſes volontés ne trouvoient aucun obſtacle; mais le calme de cette ame ſuperbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appelé Lauſus, que ſa valeur & ſa beauté rendoient célèbre parmi les jeunes héros de l'Auſonie. Lauſus avoit ſuivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneſte. Son pere, au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de ſang, combattre & vaincre à ſes côtés. Le Roi de Préneſte, chaſſé de ſes Etats, & cherchant ſon ſalut dans la fuite,

avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une Princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendrissant, étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de diginité, l'on distinguoit la fille des Rois dans la foule des esclavès. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle entendit nommer son père, & à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil & son âge. La prospérité, qui endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers ; &

rien n'eſt plus doux qu'un héros, après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put réſiſter aux charmes de ſa captive, quelle fut leur impreſſion ſur l'ame vertueuſe du jeune Lauſus ! Il gémit de ſes exploits ; il ſe reprocha ſa victoire : elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle ſe venge, diſoit-il, qu'elle me haïſſe autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint ſe préſenter à ſon ame : il vit Mézence étonné, attendri, paſſer tout à coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité ſeule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir ſon père pour rival, fut pour lui un nouveau tourment.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalouſie ſuit de près l'amour. Le tyran obſerva les yeux de Lauſus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui

d'abord avoient éclaté ſur le front du jeune héros, vainqueur pour la première fois. Il le vit ſe troubler ; il ſurprit des regards qu'il n'étoit que trop aiſé d'entendre. Dès ce moment il ſe crut trahi : mais la nature eut un retour qui ſuſpendit la colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de ſe croire juſte ; & avant de condamner ſon fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par ſe déguiſer lui-même avec tant d'art, que le Prince raſſuré crut ne voir, dans les ſoins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laiſſer à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la Cour du tyran étoit remplie d'eſpions & de délateurs, cortège ordinaire des hommes puiſſans, qui, ne pouvant ſe faire aimer, mettent leur grandeur à ſe faire craindre.

Son fils ne ſe défendit plus de rendre à la captive un hommage reſpectueux. Il mêloit à ſes ſentimens un intérêt ſi dé-

licat, si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haîne qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon père, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer : il est plus facile que jamais au Roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie ; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes !

Les réponses de Lydie, pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance ; mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible

au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son père lui faisoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens tous les jours, devenoient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes ; & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattoit de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant ; & rien au monde, à son avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, se réduisoit à deux articles, à rendre au Roi de Préneste sa couronne & ses Etats, & à faire, de son hymen avec la Princesse, le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il

y avoit mise, les avantages qu'il en voyoit naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspiroit, surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon père ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le tribut de la reconnoissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival. Mais ce fils étoit l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple & lui : le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets, & lui enlevoit le seul défenseur qu'il pût opposer à la haîne publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend donc le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de se préparer à partir dès

le lendemain pour la frontière de ses Etats, où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit, sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au Roi de Prénesté les conditions d'une paix honorable, dont la première étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir; & le même Envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance singulière avec le Prince avoit fait la fortune de ce jeune homme, appelé Phanor. Mais ils se ressembloient encore plus par le caractère que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus: Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus,

en partant, avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le Prince. A cette nouvelle, la situation de cet amant ne peut se rendre : son esprit se trouble, sa raison l'abandonne ; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit découvert ; il le fut. Mézence furieux ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devoit orner

la pompe. Il ne manquoit plus, pour ce ſanglant ſpectacle, que des combattans contre les bêtes féroces : car il étoit d'uſage de n'expoſer à ces combats que des criminels condamnés à mort ; & Mézence, qui ſe hâtoit, ſur un ſoupçon, de faire périr les innocens, différoit encore moins le ſupplice des coupables. Il ne reſtoit dans les priſons que le fidèle ami de Lauſus. Qu'on l'expoſe, dit Mézence, qu'il ſoit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à ſon crime & à ma vengeance, & ſon ſupplice eſt une fête digne de l'amour outragé.

Lauſus attendoit vainement la réponſe de ſon ami : l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts ! dit-il. Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même .... Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part ; il

ſe déguiſe avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple ; il apprend que ſon ami eſt dans les fers, & que le jour ſuivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le feſtin nuptial, & que pour ſpectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il ſuccombe à ce récit ; un froid mortel ſe répand dans ſes veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grands Dieux, retenez ma main ; mon déſeſpoir m'épouvante. Que je meure pour ſauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Réſolu de délivrer ſon cher Phanor, fallût-*il* périr à ſa place, il vole aux portes de la priſon. Mais comment y pénétrer ? Il s'adreſſe à l'eſclave chargé de porter la nourriture aux priſonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi ; je ſuis Lauſus, je ſuis le fils de ton Roi. J'attends de

toi un ſervice important. Phanor eſt dans les fers ; je veux le voir , je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver juſqu'à lui. Donne-moi tes vêtemens ; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoiſſance ; dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; ſi tu me ſers dans mon entrepriſe , mes bienfaits t'iront chercher juſques dans le fond des déſerts.

Cet homme foible & timide cède aux promeſſes & aux menaces. Il ſe prête au déguiſement du Prince , & diſparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit ſe préſenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'inſtant arrive : Lauſus ſe préſente ; il ſe nomme du nom de l'eſclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce ſéjour d'horreur : il écoute ; les accens d'une

voix gémiſſante frappent ſon oreille ; il reconnoît la voix de ſon ami ; il le voit couché dans un coin de ſa priſon, couvert de lambeaux, conſumé de langueur, la pâleur de la mort ſur le viſage, & le feu du déſeſpoir dans les yeux. Laiſſe-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'eſclave ; remporte ces ſecours odieux, laiſſe-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jetant des cris entrecoupés de ſanglots, hélas ! mon cher Lauſus eſt encore plus malheureux que moi ! O Dieux ! s'il ſait l'état où il a réduit ſon ami ! Oui, s'écria Lauſus en ſe précipitant dans ſon ſein, oui, mon cher Phanor, il le ſait, & il le partage. Que vois-je ? dit Phanor tranſporté. Ah ! Lauſus ! ah ! mon Prince ! A ces mots tous deux perdent l'uſage de leurs ſens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs ſe preſſent, leurs ſanglots ſe confondent. Long-temps immobiles & muets, ils demeurent étendus ſur le pavé de la priſon ; la douleur étouffe

leur voix, & ce n'eſt qu'en ſe ſerrant plus étroitement & en ſe baignant de leurs larmes, qu'ils ſe répondent l'un à l'autre. Lauſus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de temps, dit-il à ſon ami; prends ces vêtemens, ſors de ces lieux, & m'y laiſſe.—Moi, grands Dieux ! Je ſerois aſſez lâche ! Ah ! Lauſus, l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le propoſer ? Je te connois, dit le Prince; mais tu dois me connoître. L'arrêt eſt prononcé, ton ſupplice eſt prêt; il faut mourir, ou prendre la fuite.—Prendre la fuite ! —Ecoute-moi : mon père eſt violent, mais il eſt ſenſible ; la nature a des droits ſur ſon cœur : ſi je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même; & ſon bras, levé ſur un fils, ſera facile à déſarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort ſeroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Eh bien, reprit Lauſus, demeure; mais en mourant, tu

me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne: cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le Prince: tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, & tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite: je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis; les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami, pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez, si vous voulez que je vive: votre échafaud seroit le mien.

Je m'y attends bien, dit Lausus; & ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots, ils s'embrassèrent, & Phanor sortit des cachots, sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuse nuit pour Lydie! Eh! comment peindre les mouvemens qui s'élèvent dans son âme, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu? Elle adore Lausus; elle déteste Mézence; elle s'immole aux intérêts de son père; elle se livre à l'objet de sa haîne; elle s'arrache pour jamais aux voeux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un coeur par la violence & par la crainte; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme un esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le coeur d'un tyran.

Cependant, hélas! c'est pour lui seul qu'elle va vivre; c'est à lui qu'elle

va s'unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant & son père : un refus va découvrir le secret de son ame ; & si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour. Il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'Hymen & de l'Amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu du spectacle. Le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte, & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arêne en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un

murmure confus annonce l'effroi qu'il inſpire : bientôt le ſon des clairons l'anime, il y répond en rugiſſant : ſon épaiſſe crinière ſe dreſſe autour de ſa tête monſtrueuſe ; il ſe bat les flancs de ſa queue, & le feu commence à jaillir de ſes prunelles étincelantes. Le peuple effrayé déſire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monſtre. La terreur & la pitié s'emparent de tous les eſprits.

Il ſe préſente, ce combattant que les ſatellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle eſt ſaiſie, lui a fait détourner les yeux de ce ſpectacle qui révolte la ſenſibilité de ſon ame compatiſſante. Que ſeroit-ce, hélas ! ſi elle ſavoit que Phanor, que le tendre ami de Lauſus, eſt le criminel qu'on a dévoué ; ſi elle ſavoit que Lauſus lui-même a pris la place de ſon ami, & que c'eſt lui qui va combattre !

A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défenſe, ſont les ſeules armes dont il eſt couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le ſang eſt muet, la nature eſt aveugle : c'eſt ſon fils qu'il livre à la mort, & ſes entrailles ne ſont point émues : le reſſentiment de l'injure & la ſoif de la vengeance étouffent en lui tout autre ſentiment. Il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s'animer par degrés. Lauſus impatient irrite le monſtre & l'appelle au combat. Il marche à lui ; le lion s'élance, Lauſus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui préſente une gueule écumante, & trois fois Lauſus échappe à ſes dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui ſe paſſe. Il accourt, il fend la foule : ſes cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence! ſauve

ton fils : c'eſt lui, c'eſt Lauſus qui combat ! Mézence regarde, & reconnoît Phanor qui ſe précipite vers lui. Dieux ! que vois-je ? Peuples ſecourez-moi ; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort !

Au nom de Lauſus, Lydie ſe renverſe expirante ſur les marches de l'amphithéâtre ; ſon cœur ſe glace, ſes yeux ſe couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que ſon fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour ſa défenſe : le monſtre le pourſuit, & l'aura dévoré avant qu'on ſoit arrivé juſqu'à lui. Mais, prodige incroyable ! bonheur ineſpéré ! Lauſus, en ſe dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel ; & le fer dont ſa main eſt armée, ſort fumant du cœur du lion. Il tombe, & nage dans les flots de ſang que vomit ſa gueule écumante. L'alarme univerſelle ſe change en triomphe ; & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que

par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumière; elle ouvre les yeux ; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher & fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie; & si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas appaisée, nos jours sont en vos mains; frappez : nous périrons ensemble; nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardoit Mézence avec des yeux supplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie & la vengeance. Il demeure long-temps immobile &

muet, roulant tour à tour ſur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haîne, l'indignation & la pitié ſe combattent & ſe ſuccèdent. Tout tremble autour du tyran. Lauſus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable, attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il ſuccombe enfin, malgré lui, ſous la vertu dont l'aſcendant l'accable; & paſſant tout à coup, avec une violence impétueuſe, de la fureur à la tendreſſe, il ſe jette dans les bras de ſon fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre. Mais il me reſte encore un ſacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le préſent t'eſt plus cher que la vie: c'eſt ta valeur qui me l'arrache; elle ſeule pouvoit l'obtenir.

# LE MARI SYLPHE.

Evitez les piéges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune fille : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? ne sont-ils faits que pour se nuire ? sont-ils destinés à se fuir ? & quel seroit le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenoient à la lettre ?

Lorsqu'Elise sortit du couvent pour aller à l'autel épouser le Marquis de Volange, elle étoit bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle, dans le monde, que des écueils, & que des piéges dans le ma-

riage. ſon ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte ; & l'âge n'avoit pas encore donné à ſes ſens l'heureux pouvoir de vaincre l'aſcendant de l'opinion. Ainſi, tout fut pour elle, dans l'hymen, humiliant & pénible. Les premiers ſoins de ſon époux, loin de la raſſurer, l'alarmoient encore. C'eſt ainſi, diſoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre eſclavage. La flatterie couronne la victime; l'orgueil va bientôt l'immoler. On conſulte aujourd'hui mes déſirs, pour les contrarier ſans ceſſe. On veut pénétrer dans mon cœur, pour en développer les replis ; & ſi on me découvre quelque foibleſſe, c'eſt par-là même qu'on aura ſoin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des piéges qu'on nous tend.

Il eſt aiſé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeſte préjugé répandit du côté d'Eliſe, dans leur commerce le plus intime. Volange s'aperçut de la

la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eût tâché de l'en guérir, s'il en eût deviné la cause : mais la persuasion qu'il étoit haï le découragea ; & en perdant l'espoir de plaire, il étoit tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus opposée à son caractère. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaisance même. Il s'étoit fait de son mariage une fête riante, plutôt qu'un affaire sérieuse. Il avoit pris une épouse jeune & belle, comme on se choisit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disoit-il ; je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux ; tant mieux : je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages ; & l'inquiétude attachée à une jalousie délicate & timide, préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuse de sa femme détruisit cette illu-

ſion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit bleſſé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui ; & cet amour ſi tendre & ſi pur, qui devoit faire ſon bonheur, alloit devenir ſon ſupplice. Mais un artifice innocent, dont le haſard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ſes droits.

Il faut que la ſenſibilité de l'ame s'exerce ; & ſi elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantaſtique. Il étoit décidé, dans l'opinion d'Eliſe, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé ſous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces eſprits avec les mortelles ; & pour elle ces brillantes chimères avoient tout le charme de la vérité.

Eliſe croyoit donc aux Sylphes, &

brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins se peindre ce que l'on désire; & il n'est pas facile de se peindre un esprit. Elise avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle désiroit. Mais pour loger une ame céleste, elle avoit composé un corps fait à plaisir : une taille élégante & noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un teint d'un éclat & d'une fraîcheur digne du Sylphe qui préside à l'étoile du matin, de beaux yeux bleus & languissans, & je ne sais quoi d'aérien dans toutes les graces de sa personne. Elle y avoit ajouté la parure la plus légère, des fleurs, quelques rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi-transparent & dont se jouoient les Zéphyrs, deux aîles semblables à celles de l'Amour, dont ce beau Sylphe étoit l'image: telle étoit la chimère d'Elise; & son cœur, séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il eſt naturel que nos idées les plus familières & les plus vives ſe retracent pendant le ſommeil : bientôt les ſonges d'Eliſe lui firent croire que ſa chimère avoit quelque réalité.

Volange, bien sûr de n'être pas aimé de ſa femme, avoit beau l'obſerver avec les yeux de la jalouſie ; il lui voyoit avec ſes pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux, ſon regard étoit ſévère, ſon air dédaigneux, ſon maintien froid ; elle parloit peu, écoutoit à peine ; & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à ſon âge ni tendre, ni coquette ! celà n'étoit pas concevable. A la fin elle ſe trahit.

L'Opéra de Zélindor, dans ſa nouveauté, avoit le plus brillant ſuccès. Eliſe étoit à ce ſpectacle, dans ſa petite loge, avec une de ſes femmes qu'elle

avoit prise en amitié. Justine avoit sa confiance ; & rien n'attache une ame timide, comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; & sa petite loge ne lui étoit chère, que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble & sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observoit tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zélindor, & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sais quelle inquiétude lui prit ; mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle ? — Ah ! Monsieur, elle en est folle. Ce Zélindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi, ta maîtresse fait de

ces ſonges-là? — Hélas! oui, Monſieur; & c'eſt bien mal à vous de la réduire au plaiſir de rêver. En vérité, vous êtes bien heureux, que, jeune & jolie comme elle eſt, elle s'en tienne à aimer des Sylphes. — Des Sylphes! — Et oui, Monſieur, des Sylphes. Mais je trahis ſon ſecret. — Tu plaiſantes, Juſtine? — Il y a bien de quoi! Allez, Monſieur, c'eſt une choſe indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah! quand je vois cette jeune femme, à ſon réveil, le teint animé, les yeux languiſſans, la bouche plus fraîche qu'une roſe, me dire, avec un ſoupir, qu'elle vient d'être heureuſe en ſonge; que je la plains! & que je vous hais! — Que veux-tu? ta maîtreſſe avoit dans ſon mari un amant comme il y en a peu; mais à ce que l'amour a de plus tendre, elle n'a répondu que par une froideur qui va juſqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur, & voilà

comme font les hommes, ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir ? pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle ?
—C'est-là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte; & j'aurois été bien plus vif dans mes instances, si elle avoit été plus libre dans ses refus. Eh! Messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse! Vous allez voir qu'on vous en saura gré! — Ecoute, Justine, il me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux! — Elise aime les Sylphes; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invisible ? —En ne l'allant voir que la nuit. —Oui, cette ruse me plaît assez. — Elle n'est pas nouvelle : plus d'un amant s'en est servi : mais Elise ne s'y attend pas; & je suis persuadé qu'elle y seroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'in-

trigue : mais je compte ſur ton adreſſe pour m'en procurer le moyen.

L'occaſion ne ſe fit pas attendre. Ah ! Juſtine, dit Eliſe le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! J'ai rêvé que j'étois ſous un berceau de roſes, où le plus beau des eſprits céleſtes ſoupiroit à mes genoux. — Quoi, Madame, les eſprits ſoupirent ! Et comment étoit fait ce bel eſprit-là ? — Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modèle parmi les hommes. Quand l'idée en eſt effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins, puis-je ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans votre tête à tête ? — Je ne ſais : mais j'étois enchantée, j'entendois une voix raviſſante, je reſpirois les plus doux parfums ; & à mon réveil tout s'eſt évanoui.

Volange apprit le rêve de ſa femme ; & dans ſes regrets il crut voir le moyen

de débuter en Sylphe auprès d'elle. On connoiſſoit à peine encore à Paris la quinteſſence de roſes; Volange remit à Juſtine une petit flacon de cet elixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtreſſe, tu auras ſoin d'en parfumer ſon lit.

O ciel! dit Eliſe en s'éveillant, eſt-ce encore un ſonge? Approche, Juſtine, reſpire, & dis-moi ce que tu ſens. — Moi, Madame? je ne ſens rien. — Tu ne ſens rien! tu ne ſens pas les roſes! — Vous devenez folle, ma chere maîtreſſe, permettez-moi de vous le dire. Paſſe pour vos ſonges; mais tout éveillée! En vérité, je ne vous conçois pas. — Tu as raiſon, rien n'eſt moins concevable. Laiſſe-moi; ferme les rideaux..... Ah! l'odeur eſt plus ſenſible encore! — Vous m'alarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en ſouvient, que j'avois été fâchée que le ſonge du boſquet ſe fût diſſipé, & que j'aimois l'odeur que

j'y avois respirée. Il m'a entendu, ma chère Justine. — Qui, Madame ? — Qui ! ne le sais-tu pas ? tu m'impatientes. Laisse-moi. Mais il doit savoir, puisqu'il est présent, que ce ne sont pas les fleurs que je regrette. Ah ! que sa voix étoit bien plus douce ! qu'elle touchoit bien plus mon cœur ! Et ses traits, ses traits divins ! Inutiles vœux ! hélas ! je ne le verrai jamais. — Ma foi, Madame, il n'y a pas d'apparence. — Tu me désespères : est-ce-là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuse illusion ? Car c'en est une, je dois le croire, & je ne suis pas un enfant.... Cependant l'odeur des roses !... Oui, je la sens, rien n'est plus réel ; & ce n'est pas la saison de ces fleurs. — Que voulez-vous que je vous dise, Madame ? Tout le désir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un songe soit une vérité. — Eh bien, Mademoiselle, ne le croyez pas. Préparez ma

toilette, & que je m'habille. Je suis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne saurois calmer.

Victoire, Monsieur, dit Justine en revoyant Volange : le Sylphe est annoncé, désiré ; on l'attend ; qu'il paroisse, il sera ma foi bien reçu.

Elise fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le soir son mari s'aperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller se livrer au sommeil. Leurs appartemens se communiquoient, selon l'usage ; & Volange étoit d'accord avec sa confidente sur le moyen d'arriver sans bruit au chevet du lit de sa femme. Mais il falloit que, par un soupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Elise ne vouloit, la nuit, auprès d'elle aucune lumière ; & ce n'étoit pas sans raison. Les tableaux de l'imagination ne sont ja-

mais si vifs que dans l'obscurité profonde. Ainsi, Volange, sans être apperçu, épioit le moment favorable. Il entendit Elise soupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil : toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange avec un son de voix si doux qu'Elise l'entendoit à peine, c'est à moi d'appeler le sommeil : je ne suis heureux que par lui ; c'est dans son sein que je vous possède. Il n'eut pas le temps d'achever. Elise jeta un cri perçant, & Volange ayant disparu, Justine accourut à la voix d'Elise. Qu'avez-vous donc, Madame ? lui dit-elle. — Ah ! je me meurs ; je viens de l'entendre. Rappelle-moi, s'il se peut, à la vie. Je suis aimée, je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, & soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son

repos & qui altèrent sa santé. Traitez-moi d'enfant, d'insensée, lui dit Elise. Ce n'est plus un songe; rien n'est si vrai; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure, Madame: je ne veux pas vous impatienter; mais tâchez de calmer vos esprits: souvenez-vous que, pour plaire à un Sylphe, il faut être jolie, & qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Justine? que tu es cruelle! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante? Attends du moins que je sommeille, s'il est possible de sommeiller dans l'émotion où je suis.

Enfin ses beaux yeux s'appesantirent, & il fut résolu, entre Justine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Elise avoit fait, le Sylphe se laisseroit désirer la nuit suivante. En effet, elle eut beau l'appeler.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, disoit-elle. Bon, Madame, lui dit Justine, un

esprit est-il donc si timide ? & n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a causée ? Soyez tranquille : il sait ce qui se passe dans votre cœur comme vous-même ; & peut-être, dans ce moment, il est là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là ? tu me fais tressaillir. — Eh quoi ! n'êtes-vous pas bien aise que votre Sylphe lise dans votre ame ? — Assurément : il ne s'y passe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il se mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on se fait des Sylphes ; & la pudeur... — La pudeur, ce me semble, est déplacée avec des esprits. Où seroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce soir ? — Ah ! j'aurois beau dissimuler ; il sait bien que je le désire.

Le vœu d'Elise fut accompli. Elle étoit couchée, la lumière éteinte, & Volange au chevet de son lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Justine ? — Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. — Ah, du moins, s'il pouvoit m'entendre ! Il

vous entend, répondit Volange avec sa douce voix : mais écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi. — Qu'est-ce donc, Madame ? Vous me semblez émue. — Ce n'est rien ; laisse-moi, te dis-je. Justine obéit ; & dès qu'ils furent seuls : Eh quoi ! lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas ! dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, & passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité ? Croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi, & se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme mon essence ; mais il est délicat à l'ex-

cès. Nous n'avons que les ſens de l'ame : vous les avez comme nous, Eliſe ; mais pour en goûter les délices, il faut me réſerver cette ame dont je ſuis jaloux ; vous amuſer de tout ce que le monde a d'intéréſſant & d'aimable ; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas! il m'eſt bien facile de vous obéir, dit-elle d'une voix encore mal aſſurée : le monde n'a pour moi nul attrait. Le vide même de mon ame n'a pu donner accès aux vains plaiſirs qui vouloient la ſéduire ; comment y ſeroit-elle acceſſible, à préſent que vous l'occupez ? Mais vous, eſprit céleſte & pur, comment puis-je me flatter de vous fixer & de vous ſuffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous diſtingue de tous les eſprits répandus dans l'Univers, & plus encore de l'eſpèce humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'eſt heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer ſeul ; & comme il partage tous

les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même, dont mon bonheur devoit dépendre : mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame; & ce n'est qu'en vous rendant heureuse, que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport; car la seule idée d'une union si douce me ravit & m'élève au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime, avec celui des dangereux mortels, dont nous sommes ici les esclaves ! Hélas ! vous savez que j'ai subi les lois de l'hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le sais, dit Volange; & l'un de mes soins sera de les rendre légères. Ah ! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espèce; mais ils sont tous si persuadés & si fiers de leurs avantages, si indul-

gens pour leurs torts, & si rigoureux pour les nôtres, si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire & de nous asservir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foiblesse à s'y livrer. Eh bien, lui dit son Sylphe, le croiriez-vous ? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, insinuantes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse & absolue, une fierté impérieuse & sous la quelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance ; & ce n'est qu'après les avoir aimées qu'on s'aperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractère dominant que leur a donné la nature, a cependant ses exceptions : il en est de même parmi les hommes. Mais, quoi qu'il en soit, ma chère Elise, l'un & l'autre monde nous seront étran-

gers ; si vous m'aimez comme je vous aime. Adieu : mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le soin de votre étoile, je vais en diriger le cours : puisse-t-elle répandre sur vous la plus favorable influence ! —Eh quoi ! si-tôt, vous vous éloignez ! — Oui, pour vous revoir demain à la même heure. —Adieu.... Mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente ? — Vous en avez une, tenez-vous-en là. Justine vous aime, & elle m'est chère. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous ? — Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, & en langue Sylphide, cè nom veut dire *tout ame*. — Ah ! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Elise nageoit dans la joie, elle étoit au comble de ses vœux ; & au milieu des idées délicieuses qui l'occupoient, le sommeil s'empara de ses sens.

Justine fut instruite de tout ce qui

s'étoit passé, & n'eut pas besoin de le répéter à Volange. Elle lui dit seulement qu'il avoit laissé sa femme dans l'enchantement. Ce n'est pas assez, dit-il; je veux qu'en l'absence du Sylphe tout lui rappelle son amour. Tu lis dans son ame, tu connois ses goûts; instruis-moi bien de ce qu'elle désire: le Sylphe aura l'air de la deviner. —Sur le soir, Elise, pour être plus libre, alla se promener seule, avec Justine, dans l'un de ces jardins magnifiques qui font l'ornement de Paris; & quoiqu'elle fût tout occupée de son Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes, lui fit jeter les yeux sur la parure d'une inconnue. Ah! la jolie robe! s'écria-t-elle; & Justine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite suivante ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom, & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Elise se couche; & dès qu'elle est

ſeule : Ah ! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Me voilà ſeule, & vous ne venez pas ! Il vous attendoit, lui dit Volange : votre image l'a ſuivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la Cour aérienne. Mais vous, Eliſe, en ſon abſence n'avez-vous déſiré que lui ? Non, lui dit-elle aſſurément, rien que vous ſeul ne m'intéreſſe. — Je ſais cependant, Eliſe, que vous avez formé un déſir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle ; j'ai beau m'examiner, je ne ſais quel eſt ce déſir. Vous l'avez oublié ; mais je m'en ſouviens, & loin de m'en plaindre, je ſouhaite moi-même que vous en ayez ſouvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes ſont jaloux ; mais ils n'en ſont que plus ſoigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie ; je veux n'y laiſſer que les fleurs, & en ôter juſqu'à la moindre épine. Par exemple, votre

mari ne laiſſe pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Eliſe un peu confuſe, je vis avec lui comme avec un homme : dans la défiance & la crainte que nous inſpire naturellement un ſexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui ſans me conſulter ; j'ai ſuivi mon devoir, & non pas mon penchant. Il m'aimoit, diſoit-il, & il eût voulu me plaire, c'eſt-à-dire, me captiver : il n'a pas réuſſi ; & ſa vanité, qu'il appelle délicateſſe, l'a détaché de ce deſſein. Nous voilà bons amis, ou, ſi voulez, libres l'un & l'autre. — Eſt-il au moins un peu complaiſant ? — Mais, oui, aſſez pour ſéduire une femme qui ne ſauroit pas, comme moi, combien les hommes ſont dangereux. — Vous auriez pu tomber plus mal ; & ce mari n'eſt pas auſſi fâcheux que ſes pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reſte ; & ſi jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en ſeroit puni ſur l'heure. Oh ! non, je vous conjure,

dit-elle en tremblant : quoi qu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance ; mais ce seroit en abuser cruellement, que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, & il en est assez puni. — Votre ame est céleste, charmante Elise ; *un mortel ne* vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. *Ils* ne connoissent que le fer & le feu ; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, & dans l'instant ; le regret, le reproche se saisiront de son ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi, l'esprit de votre Sylphe animera votre mari, & vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Elise enchantée, le seul moyen de

me le faire aimer. Ainſi ſe paſſa ce nouvel entretien.

Le lendemain, Eliſe étant à ſa toilette, Juſtine jette les yeux ſur le ſopha du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Eliſe ſe retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah ! voilà donc comme il ſe venge de ce déſir qui n'étoit pas pour lui ! Juſtine, enfin me croiras-tu? n'eſt-ce pas un Sylphe adorable ? Les yeux d'Eliſe ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit il, une robe charmante ! votre goût, Madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, pourſuivit-il, en conſidérant de plus près l'étoffe, cela eſt fait de la main des Fées. Cette façon de parler familière, venoit là ſi à propos, qu'Eliſe rougit, comme ſi on l'eût trahie, & que ſon ſecret eût été révélé.

Le ſoir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empreſſée

de

de ſon joli petit Sylphe ; & celui-ci lui dit mille choſes ſi délicates & ſi tendres, ſur le bonheur d'embellir ce qu'on aime, & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne ceſſoit de répéter : Non, jamais mortel ne connut ce langage ; il n'eſt donné qu'à une Intelligence céleſte de penſer & de parler ainſi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer ſon ame, à la rendre auſſi douce, auſſi tendre, auſſi flexible à vos déſirs, que me le permet la nature. Vous y gagnerez ſans doute, Eliſe, & votre bonheur eſt tout pour moi ; mais n'y perdrai-je pas quelque choſe ? Ah ! doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les ſoins qu'il prendra de me plaire ? N'eſt-ce pas comme une ſtatue que vous voulez bien animer ? — Ainſi vous m'aimerez en lui ? & en penſant que c'eſt moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux ? — Non, Valoé, ce

feroit le tromper : la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui ; & lui témoigner ce que je sens pour vous, ce seroit vous trahir l'un & l'autre. Volange, pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si délicate, changea de propos, & lui demanda à quoi elle s'étoit amusée tout le jour. Eh ! lui dit-elle, ne le savez-vous pas, vous qui lisez dans ma pensée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms sont entrelassés. Je dessine assez bien les fleurs ; & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette espèce de chaîne. Vous avez aussi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaisirs sont célestes : vous avez une voix touchante, une oreille exquise, & la harpe sous vos doigts, mêlant ses accords à vos sons, feroit les délices des habitans de l'air. Elise promit de s'y exercer, & ils se quittèrent plus épris,

plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je suis souvent seule, dit-elle à son mari, la musique me dissiperoit. La harpe est à la mode, & j'ai envie d'en essayer. Rien n'est plus facile, dit Volange avec l'air de la complaisance; & le soir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à son heure, & parut charmé de lui voir saisir & suivre ses idées avec tant de vivacité. Hélas! lui dit Elise, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous savez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime est précieux! on ne lui donne pas le temps de désirer. Tel est sur moi votre avantage. Consolez-vous, lui dit Valoé, la complaisance a bien son prix: je fais ma volonté quand je préviens la vôtre; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaisir de vous dire que c'est mon ame qui vous conduit. Il est plus flatteur de prévenir; mais il est plus doux

de complaire. Mon avantage eſt celui de l'amour-propre; le vôtre eſt celui de l'amour.

Tant de délicateſſe étoit pour Eliſe le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais ceſſer d'entendre une voix ſi chère; mais, par ménagement pour elle, Volange avoit ſoin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue; & le ſommeil venoit la calmer.

La première idée qu'elle eut à ſon réveil, fut celle de ſon Sylphe, & la ſeconde, celle de ſa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute ſimple & ſans ornemens. Elle vole dans ſon cabinet d'étude, & trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui ſembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à ſon étonnement. Non, diſoit-elle, non, jamais le pinceau, dans une main mortelle, n'a produit cette illuſion. Et le moyen de douter que ce ne fût un préſent du Sylphe?

Deux brillantes aîles couronnoient cette harpe, la même ſans doute dont Valoé jouoit au céleſte concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le Muſicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée, inſtruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les ſons de ce bel inſtrument! Quoi de plus doux, de plus majeſtueux? La harpe, à l'en croire, devoit renouveler tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'eſt lorſqu'elle ſoutient de ſes accords les accens d'une voix mélodieuſe & tendre. Obſervez encore, Madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main; & lorſqu'une femme ſait placer ſa tête avec l'air de l'enthouſiaſme, que ſes traits s'animent, que ſes yeux s'enflamment aux accords

qu'elle fait entendre ; elle s'embellit de moitié. Elise abrégea cet éloge, en demandant à son maître s'il étoit descendant du Timothée, Musicien d'Alexandre ? Oui, Madame, dit-il, c'est la même famille. Elise prit sa première leçon. Le Musicien parut enchanté de l'éclat des sons que rendoit cette harpe. Cela est divin ! s'écrioit-il. Je le crois bien, disoit tout bas Elise. — Allons, Madame, essayez-vous sur ces cordes harmonieuses. Elise y porta une main timide, & chaque son qu'elle en tiroit, retentissoit jusqu'à son cœur. A merveille, Madame, s'écrioit Timothée, à merveille ! Bientôt j'espère vous entendre accompagner votre voix touchante, & embellir ma musique & mes vers. Vous faites donc aussi des vers ? lui demanda-t-elle en souriant. Ah ! Madame, lui dit Timothée, c'est la chose du monde la plus singulière, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois ouï dire qu'on avoit un Génie,

& je prenois cela pour une fable ; mais ma foi rien n'eſt plus réel. J'en avois vu, moi qui vous parle, & je l'avois ſans le ſavoir. Hier au ſoir encore je ne m'en doutois pas. — Et comment avez-vous fait cette découverte ? — Comment? Cette nuit, dans le ſommeil, en ſonge, mon Génie m'eſt apparu, & m'a dicté les vers que voici :

> Je renonce au frivole honneur
> De guider le char de l'Aurore,
> D'annoncer le retour de Flore :
> Un ſoin plus doux fait mon bonheur;
> Je préſide au réveil de celle que j'adore.
> L'Aurore a beau verſer des pleurs,
> L'Amante de Zephyre a beau ſemer des fleurs,
> Eliſe eſt à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Eliſe tout émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers? Moi, Madame, je n'en ai fait de ma vie : c'eſt mon Génie qui me les a dictés. Il a fait plus ; il les a mis en chant, & vous allez voir comme il eſt habile. . . . . Eh bien, Madame, dit-il

après avoir chanté, que vous en ſemble? N'eſt-on pas heureux d'avoir un Génie comme le mien? Et, Monſieur, ſavez-vous du moins quelle eſt cette Eliſe que vous célébrez? — Mais, Madame, je crois que c'eſt un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon Génie a pris celui-là, parce qu'il eſt doux à l'oreille. — Ainſi, vous ne vous piquez pas d'entendre le ſens des vers que vous chantez? — Non, Madame; mais cela eſt égal : ils ſont mélodieux, ſenſibles; & c'en eſt aſſez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne ſoient connus que de moi; & ſi votre Génie vous en inſpire encore, je veux qu'ils me ſoient réſervés.

Elle attendit ſon Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inſpiration. Il s'en défendit; mais ſi foiblement, qu'elle n'en fut que plus perſuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on regardoit comme inſpirés, ceux des hommes qui,

ſans réflexion, produiſoient de belles idées. Ce ſont, dit-il, les favoris des Sylphes; & chacun d'eux a le ſien, qu'on appelle ſon Génie. Il ne ſeroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un; & s'il lui inſpire des vers qui vous plaiſent, il peut ſe vanter d'être, après moi, le plus heureux des habitans de l'air. Le Génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Eliſe étoit plus ſenſible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une ſurpriſe nouvelle; & voici quel en fut l'objet. On ſe ſouvient qu'elle s'étoit amuſée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit enlaſſé dans le ſien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre ſes diamans; elle ouvre ſon écrin: que voit-elle? ſes bracelets, ſon collier, ſon aigrette, ſes boucles d'oreilles montées ſur le deſſin de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier ſentiment fut celui de l'embarras & de

la ſurpriſe. Que va penſer Volange ? que va-t-il ſoupçonner ? Comme elle étoit encore à ſa toilette, Volange arrive, & jetant les yeux ſur ſa parure, Ah ! dit-il, rien n'eſt plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre! Je ſerois bien flatté, Madame, que ce fût là un trait de ſentiment ! Eliſe rougit, au lieu de feindre : mais le ſoir Valoé fut grondé. Vous m'avez expoſée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompaſſe mon mari, ou que je lui donnaſſe de moi l'idée la plus humiliante ; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre ſincérité nous autoriſe à la diſſimulation, je ſens qu'en uſant de ce droit je ſerois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicateſſe. Un petit menſonge, dit-il, eſt toujours un petit mal, & je ſerois fâché d'en avoir été cauſe. Mais la reſſemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point

échappé, & je savois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret : c'est la première vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit passée en galanteries de la part du Sylphe, & du côté d'Elise en mouvemens de surprise & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La première & la plus belle des saisons, le temps où l'on jouit de la nature, arrive. Volange avoit une maison de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme ; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle sentoit fort bien, disoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose. Rien ne vous attache à la ville ; & la campagne est, dans ce moment, un séjour délicieux, sur-tout pour une ame sensible & bienfaisante comme la vôtre. Elle y

voit, dans la nature libérale, le premier modèle de cet heureux penchant; & le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs, les moissons naissantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondissans de joie à la première vue de la lumière, tout présente, dans la campagne, le caractère de la bonté. En hiver, la nature se peint sous un aspect menaçant & terrible: en automne, elle est riche & féconde; mais elle gémit de se dépouiller, & sa libéralité l'afflige: en été même, elle vend ses dons; & la triste image d'un travail accablant se joint à celle de l'abondance. C'est au printems que la nature est gaiement prodigue de ses richesses, & amoureuse du bien qu'elle fait. Hélas! dit Elise, la nature est belle, je le sais; mais le sera-t-elle pour moi dans ce lieu même où je me suis liée au sort d'un mortel, où j'ai fait serment

d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant ſouvenir.... ? — Non, reprit le Sylphe, rien, ma chère Eliſe, rien dans la nature n'eſt humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante eſt de fleurir & de germer : la perfection d'une mortelle eſt d'être épouſe & de devenir mère. Si vous aviez contrarié la ſageſſe de ce deſſein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi ! dit Eliſe, une eſſence pure, un eſprit céleſte aimeroit en moi ce qui m'abaiſſe au deſſous de lui ! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en Sylphe, & ce n'eſt pas de vos ſens que je ſuis jaloux. Que votre ame ſoit belle & pure, qu'elle ſoit à moi ; c'eſt aſſez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes ; ils ſont ſoumis aux lois des mortels : un d'eux les poſſède, qu'il en diſpoſe : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai ; car l'un de vos devoirs eſt de le rendre heureux. — Ah ! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à

cette penſée. A la campagne on ſe voit plus ſouvent : je m'apprivoiſerai peut-être avec ce devoir. Mais, de grace, ne m'abandonnez pas. — Non, j'y ſerai ſans ceſſe avec vous. J'aime la paix & le ſilence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu ſauvage & ſolitaire, qu'Eliſe appeloit ſon déſert, & où elle avoit coutume de ſe retirer pour lire ou rêver à ſon aiſe. A peine arrivée, elle s'y rendit. Tout étoit changé. Au lieu de ſon ſiége de mouſſe, elle trouva un trône de gazon ſemé de violettes en feſtons & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui ſe courboient en voûte ; l'épine fleurie en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier ſoin d'Eliſe, à ſon retour, fut de remercier ſon mari de l'attention qu'il avoit eue d'embellir ſon petit hermitage. C'eſt apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon Jardinier :

je lui fais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet. Des bosquets, Madame! dit le rusé villageois; c'est ma foi bien là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. — Au moins n'avez-vous pas négligé le mien; & ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchante. — Oh! le lilas, l'épine, tout cela, graces à Dieu, vient de soi-même, & sans que je m'en mêle. — Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché? — Non, Madame: mais qu'à cela ne tienne; & si vous voulez, après la sève, j'y donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé? — Ma foi, Madame, excusez-moi; ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait

votre potage, & mon jardin m'occupe aſſez, ſans toutes ces gentilleſſes-là.

Eliſe, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphoſe de ſon réduit ſauvage en un boſquet délicieux, ne fût l'ouvrage de ſon Sylphe. Ah! dit-elle dans ſon raviſſement, ce ſera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y ſera préſent; mais ſera-t-il toujours inviſible?

Il vint le ſoir, comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon boſquet eſt charmant. Mais, vous le dirai-je? pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige, & vous rendre viſible à mes yeux. Cela ſeul manque à mon bonheur. — Vous me demandez, ma chere Eliſe, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quelquefois cette grace à ſes favoris: mais cela eſt ſi rare! & puis quand il l'accorde, c'eſt lui qui preſcrit la forme qu'il veut que l'on prenne; & le plus ſouvent il préfère la plus bi-

zarre, pour s'amuſer. Ah ! dit Eliſe, pourvu que je vous voye, il m'importe peu ſous quels traits. Il lui promit donc de ſolliciter cette faveur avec les plus vives inſtances.

A préſent, lui dit-il, comment s'eſt paſſé votre voyage ? — Mais, fort bien. Mon mari a cauſé avec une gaieté aſſez naturelle ; & je n'ai pas de peine à reconnoître l'effet des ſoins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes a beau ſe plier, il garde ſon reſſort : on le tempère, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne déſeſpérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir ſur ſon ame. Que ferez-vous demain, ma chère Eliſe ? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il eſt poſſible, & je paſſerai un moment avec vous.

Au réveil d'Eliſe, on vint lui dire que ſon bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidèle Juſtine : mais comme

le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur eſt timide, elle voulut que les rideaux fuſſent tirés, & que le jour à peine éclairât la ſalle.

Eliſe ſe met dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ſes yeux aperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Eliſe, peint ſous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : preſtige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une couliſſe ménagée dans la cloiſon, où gliſſoient ſans bruit tour à tour le miroir & le tableau, pour ſe ſuccéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Eliſe étoit élevée ſur un nuage, & environnée d'eſprits aériens qui lui préſentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle apercevoit pour la réflexion des objets oppoſés ; mais à meſure que, d'un œil plus attentif, elle démêle ce qui la frappe, la ſurpriſe ſuccède à l'erreur. Juſtine, dit-elle, donnez-moi

du jour. Ou je rêve, ou je vois.... O ciel ! s'écria-t-elle dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! Eh quoi ! Madame, j'y vois auſſi la mienne. Où eſt la merveille, que dans un miroir on ſe voye en ſe regardant ? — Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Eſt-ce-là l'effet d'un miroir ? — Aſſurément. — Aſſurément ! Ce nuage, ces fleurs, ces Génies, & moi, au milieu de cette cour céleſte, portée en triomphe dans les airs ! — Vous n'êtes pas bien éveillée, Madame ; & c'eſt ſans doute encore un ſonge que vous achevez dans le bain. — Non, Juſtine, je ne rêve point ; mais je vois que ce tableau n'eſt pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé ! c'eſt vous qui l'avez peint ! Que votre tendreſſe eſt ingénieuſe !

Les yeux d'Eliſe furent une heure entière attachés ſur le tableau. Elle attendoit ſon Sylphe ; mais il ne vint pas. Il n'a fait que paſſer, dit-elle,

& par cet hommage il s'est annoncé. Cependant, que dira mon mari ? comment lui expliquer ce prodige ? Eh, Madame, lui dit Justine, si ce tableau n'est pas visible à mes yeux, pourquoi le seroit-il aux siens ? — Tu as raison; mais je suis si troublée ! . . . . En disant ces mots ; elle lève les yeux ; & au lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'est le miroir qu'elle retrouve. Ah ! je suis tranquille, dit-elle : le tableau s'est évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laisser la plus légère inquiétude. Et comment n'aimerois-je pas un esprit tout occupé de mes plaisirs & de mon repos ?

Impatiente de savoir le succès de sa demande, elle fit semblant, le soir, d'être fatiguée de sa promenade, & d'avoir besoin de sommeil. Le Sylphe ne se fit pas attendre. Je ne sais, lui dit-il, ma chère Elise, si vous serez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'est permis de paroître à vos yeux. — Ah !

c'eſt tout ce que je déſire. — Mais ce que je prévoyois eſt arrivé. Le Roi des airs, qui lit dans nos penſées, m'a preſcrit la forme que je dois prendre; & cette forme eſt celle .... devinez. — Je ne ſais. Tirez-moi vîte d'inquiétude. — Celle de votre mari. — De mon mari! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été poſſible. Il m'a menacé de retirer ſa grace, ſi je n'en étois pas content; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne heure; & quand vous verrai-je? — Demain, dans votre petit déſert, au moment du coucher du ſoleil. — J'y ſerai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez ſans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage. Mais c'étoit vous que je déſirois. — Je n'étois pas loin; mais intimidé par la préſence de Juſtine ....

—Ah ! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je ſerai ſeule au boſquet.

Ce rendez-vous ne laiſſoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle ſe livre à moi, diſoit-il. Profiterai-je, pour l'éprouver, de l'illuſion où je l'ai miſe ? Il me ſeroit bien doux de l'attaquer, ſi j'étois ſûr qu'elle réſiſtât ! Mais ſi j'en étois ſi ſûr, je n'aurois pas beſoin d'épreuve. Fatale curioſité ! Conſultons-nous ; voyons avec nous-même quel eſt le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou reſter dans le doute ? D'abord, le doute me laiſſe un nuage ; & puis-je répondre de mes idées ? Peut-être, quand il ne ſera plus temps de la juſtifier, lui ferai-je l'injure de croire que ſon imagination ſéduite eût triomphé de ſa vertu. J'aurai beau me le reprocher, & le mal ſera ſans remede. Si au contraire je l'éprouve, & qu'elle réſiſte, je ſuis trop heureux. Mais ſi elle

cède ! . . . . Eh bien, ſi elle cède, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les eſprits. Oui, mais cet eſprit eſt revêtu d'un corps ; & ſi ce corps ſe trouve le mien, je n'en dois pas remercier Eliſe. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant, j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en ſortir. Ne délibérons plus ; rendons-nous au boſquet ; l'occaſion me décidera.

Volange, ſans faire ſemblant d'obſerver Eliſe, ne perdit pas un de ſes mouvemens. Il la vit ſe parer avec une modeſtie pleine de graces ; & la décence qu'elle mit dans ſon ajuſtement le raſſura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une ſérénité qui annonçoit une joie innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Eliſe meſuroient le cours du ſoleil. Enfin l'heureux moment approche ; & Volange qu'elle avoit vu partir en habit de chaſſe, ſe rend le premier au boſ-

quet dans la parure la plus élégante. Eliſe arrive, l'aperçoit de loin, & le ſaiſiſſement qu'il lui cauſe, la fait preſque s'évanouir. Il vole au devant d'elle, lui tend la main; & la voyant tremblante, la fait aſſeoir ſur ſon petit trône de gazon.

Eliſe, reprenant ſes eſprits, trouve ſon Sylphe à ſes genoux. Eh quoi! lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inſpirer ma vue? ne vous en ai-je pas épargné la ſurpriſe? n'avez-vous pas déſiré de me voir? en êtes vous fâchée, & voulez-vous que je diſparoiſſe? — Hélas! non: ne me puniſſez pas d'une foibleſſe involontaire. La joie & l'attendriſſement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me cauſez. Je tremble, diſoit Volange en lui-même: elle eſt attendrie; cela débute mal. Ah! ma chère Eliſe, que n'ai-je été libre de choiſir, entre les mortels, celui dont les traits auroient pu vous plaire; & qu'un amant eſt mal à ſon aiſe

aiſe ſous la figure d'un mari ! Cela eſt égal, lui dit-elle en ſouriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir ſous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiſeaux qui, comme vous, ſont habitans de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir ſous les traits de mon mari, que ſous les traits d'un autre. Il me ſemble même que vous l'embelliſſez. C'eſt bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ſes yeux je ne ſais quoi de céleſte : votre voix, en paſſant par ſa bouche, lui communique un charme tout divin ; & dans ſon action je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'eſprit d'un ſimple mortel. — Eh bien, ſi vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuſe ? ajouta-t-il en lui baiſant la main. — Eliſe rougit, & retira cette main qu'il

avoit ſaiſie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'eſt un Sylphe, & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'eſt pour moi qu'un eſprit, comme Eliſe n'eſt pour vous qu'une ame ; & ſi vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel, ſans altérer la pureté de votre eſſence & de votre amour, quittez cette forme aviliſſante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes ſouhaits. Fort bien ! diſoit Volange tout bas ; mais je touche au moment critique.

Eliſe, il n'eſt plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu : mais apprenez ce qu'il m'en coûte. « J'y con-
» ſens (m'a dit le Roi des Génies),
» obéis aux lois d'une femme, deviens
» homme ; mais ne te flatte pas de n'a-
» voir des ſens qu'en apparence. Tu
» vas aimer comme les mortels, & en
» reſſentir les plaiſirs & les peines. Si
» tu es malheureux, ne viens pas gé-
» mir & troubler les airs de tes plaintes.

» Je t'exile du ciel jusqu'au moment » où Elise aura comblé tes vœux ». J'espérois vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire : j'ai subi cette dure loi. Jugez à présent si je vous aime & si vous devez m'en punir.

Ce discours mit Elise au désespoir. O le plus imprudent & le plus cruel des esprits aériens ! s'écria-t-elle, qu'avez vous fait, & à quelle extrémité me réduisez-vous ? Volange frémit en voyant les yeux de sa femme se remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas consultée ? ajouta-t-elle. Etoit-ce pour ma honte ou pour votre supplice que je désirois de vous voir ; & quel que fût ce désir, avez-vous pu penser qu'il l'emportât sur ce que je vous dois, & sur ce que je me dois à moi-même ? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore ; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que

je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'eſt plus chère que ma vie & que mon amour. Volange treſſaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicateſſe. Mais voyez combien je reſſemble à Volange : c'eſt preſque lui, ou plutôt c'eſt lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, & qui vous demande le prix du plus fidèle & du plus tendre amour. — Non, vous avez beau lui reſſembler, vous n'êtes pas lui, & c'eſt à lui ſeul qu'eſt dû le prix que vous me demandez. Levez-vous, éloignez-vous de moi, ne me revoyez de la vie. Laiſſez-moi, vous dis-je. Êtes vous inſenſé ? Quelle eſt cette joie inſultante que je vois briller dans vos yeux ? Auriez-vous l'audace d'eſpérer encore ? — Oui, j'eſpère, ma chère Eliſe, que tu ne vivras que pour moi. — Ah ! c'eſt le comble de l'outrage ! — Ecoute. — Non, je ne veux

rien entendre. — Un ſeul mot va te déſarmer. — Ce mot doit être un éternel adieu. — Non, la mort ſeule doit nous ſéparer : reconnois ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïſſois, eſt ce Valoé que tu aimes. — O ciel ! .... Mais non, vous m'en impoſez ; vous abuſez de la reſſemblance. — Non, te dis-je, & Juſtine eſt témoin que tout ceci n'eſt qu'un badinage. — Juſtine ! — Elle eſt dans ma confidence : elle m'a aidé à te séduire ; elle m'aidera à te détromper. — Vous, mon mari ! ſeroit-il poſſible ? Je tremble encore. Achevez, dites-moi comment ſe ſont opérés ces prodiges. C'eſt l'amour qui les a tous faits, & tu ſauras par quels moyens. — Ah ! s'il eſt vrai !..... — S'il eſt vrai, mon Eliſe, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ? — Oui, je croirai qu'il en eſt un, & que c'eſt moi qui le poſsède.

Juſtine interrogée avoua tout, & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Volange. C'eſt à préſent, dit Eliſe en ſe jetant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent que je ſuis enchantée ; & j'eſpère que la mort ſeule détruira cet enchantement.

# HEUREUSEMENT.

NON, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit, & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *Ne gagez pas.* — Perdrois-je ? — Non, vous gagneriez ; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas ! oui ; & plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. Ah ! Marquise, confiez-moi le récit de ces aventures. — Volontiers : nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler ; & ma jeunesse est si loin de

moi, que j'en puis parler comme d'un beau ſonge.

Si vous vous rappelez le Marquis de Liſban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous diſent, *me voilà*; c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent ſans ceſſe leur coup. Il ſe piquoit de tout, & n'étoit bon à rien; il prenoit la parole, demandoit ſilence, ſuſpendoit l'attention, & diſoit une platitude; il rioit avant de conter, & perſonne ne rioit de ſes contes; il viſoit ſouvent à être fin, & il tournoit ſi bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne ſavoit plus ce qu'il diſoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuſes; quand elles s'amuſoient de ſes ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. — Ah ! Madame, l'heureux naturel ! — Nos premiers tête à tête furent remplis par le récit de ſes bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience, je finis par l'entendre avec dégoût: je

pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte, & qu'un mari étoit fait pour cela. Je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non* ; & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmène se présenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari, qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modestie. Il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie ; & de là toutes ces confidences indiscrètes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place ; & Palmène put s'apercevoir, à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent ! disois-je en moi-même ;

il va s'applaudiſſant de ſon triomphe, bien aſſuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me ſuppoſera aſſez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus ſot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore paſſe; mais de l'amour! de la foibleſſe! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on diſe dans le monde que je ſuis folle de mon mari: il eſt important ſur-tout de déſabuſer Palmène; & c'eſt par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui ſe félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cauſe de ma confuſion & de ma colère. Il s'eſtimoit trop, & ne m'aimoit pas aſſez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le Comte fut ſorti: je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au moins; c'eſt un homme dangereux. Je le ſentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain, le Comte de Palmène vint me voir ; il me trouva seule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cause innocente ; & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sais pas, lui dis-je en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite : mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Eh ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde ? — Je suppose, Monsieur, je suppose que je sois telle ; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder ? Est-ce moi qui me suis donnée ? — Non, Madame ; mais, si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait sans vous. — Quoi, Monsieur, les hommes ne

penſeront-ils jamais qu'on nous élève à la diſſimulation dès l'enfance ; que nous perdons la franchiſe avec la liberté, & qu'il n'eſt plus temps d'exiger de nous que nous ſoyons ſincères, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en aperçus trop tard. L'eſpoir s'étoit gliſſé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas ſon mari, c'eſt preſque avouer qu'on en aime un autre ; & le confident d'une telle foibleſſe en eſt aſſez ſouvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien diſſimulée ? me dit-il après un long ſilence ; car le Marquis m'a raconté des choſes étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, Monſieur : qu'il ſe flatte tout à ſon aiſe : je n'ai garde de le déſabuſer. — Mais vous, Madame, ſeriez-vous à plaindre ? — Je fais mon devoir, je ſubis mon ſort : ne m'en demandez pas

davantage, & ſur-tout n'abuſez jamais du ſecret que l'imprudence de mon mari, ma ſincérité naturelle, & mon impatience, m'ont arraché. — Moi, Madame! ah! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir ſeul & ſans réſerve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le ſein duquel vous pouvez les dépoſer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même, ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la choſe du monde la plus raiſonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien, la choſe du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaiſances, dont il avoit encore la ſottiſe de ſe glorifier ; & c'étoit toujours à Pal-

mène qu'il en faiſoit confidence, & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne ſavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper ? me diſoit-il quelquefois, pourquoi déſavouer une ſenſibilité louable ? Rougiſſez-vous de vous dédire ? — Eh ! non, Monſieur, j'en ferois gloire ; je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir à me rétracter.

A ces mots, mes yeux ſe remplirent de larmes. Palmène en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! le dangereux conſolateur ! Il prit dès ce moment un empire abſolu ſur mon ame ; & de tous mes ſentimens, mon amour pour lui étoit le ſeul dont je lui faiſois un myſtère. Il ne m'avoit jamais parlé du ſien que ſous le nom de l'amitié ; mais abuſant enfin de l'aſcendant qu'il avoit ſur moi, il m'écrivit : « Je me ſuis trompé, & je vous » ai trompée : cette amitié ſi tranquille

» & ſi douce, à laquelle je me livrois
» ſans crainte, eſt devenue l'amour le
» plus violent, le plus paſſionné qui
» fût jamais. Je vous verrai ce ſoir,
» pour vous conſacrer ma vie, ou pour
» vous dire un éternel adieu ».

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvemens oppoſés qui s'élevèrent dans mon ame : je ſais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je ſais bien auſſi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défenſe. Premièrement je ne ſerai pas ſeule, & je vais dire qu'on laiſſe entrer tout le monde : en ſecond lieu, je ne le regarderai que légèrement, ſans permettre que ſes yeux s'attachent un inſtant ſur les miens. Cet effort ſera pénible ; mais la vertu n'eſt pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me parle en particulier ; &, s'il l'oſe, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui impoſer.

Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette, &, sans y penser, je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait. Il me vint sur le soir un monde prodigieux ; & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari, plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me causa un ennui mortel : enfin on annonça Palmène. Il me salua en rougissant : je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui ; & je me disois à moi-même : En vérité, cela est fort beau ! La conversation fut d'abord générale. Palmène laissoit échapper des mots qui, pour tout le monde, signifioient peu de chose, & qui, pour moi, disoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudissois tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmène n'osoit s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ses plaisanteries familières.

Le reſpect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, diſois-je, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt à blâmer : s'il oſoit, il me demanderoit grace ; mais il ne l'oſera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame, me la pardonnez-vous ? — Non, Monſieur. Ce *non*, prononcé je ne ſais comment, me parut ſublime. Palmène ſe leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſoupé étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſois galant ; donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me ſemble ; mais nous ſaurons la diſſiper.

Palmène déſeſpéré me ſerra la main. Je le regardai, & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre

le changement qui ſe fit tout à coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives : l'amour & le déſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba ſur la galanterie. Mon mari, qui ſe croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce ſujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicateſſe ingénieuſe qui achevoit de me charmer. *Heureuſement* un jeune étourdi, qui s'étoit mis à côté de moi, s'aviſa de me dire de jolies choſes; *heureuſement* auſſi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaiſance. Palmène, cet homme ſi aimable, changea tout à coup de langage & d'humeur. La converſation avoit paſſé de l'amour à la coquetterie. Le Comte ſe déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un ſérieux qui me confon-

dirent. Je pardonne, disoit-il à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs ; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux ; & si elle fait en même temps le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de piéges, ses graces sont autant de syrènes, ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi, Monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme

coquette ? — Oui, ſans doute, je la préfère ; & il n'y a pas à balancer. Cela eſt plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus eſtimable, Madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus eſtimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette inſulte. Allez, Monſieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaiſir le plus innocent & le plus naturel qui ſoit au monde, votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, ſont des tyrans ! Vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du ſeul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au ſoin de plaire, que nous reſte-t-il dans la ſociété ? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir : il n'eſt accordé à une femme que de prétendre à être aimable ; & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un ſeul ! C'eſt l'enſevelir au mi-

lieu des vivans; c'eſt pour elle anéantir le monde. Ah! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre ſiècle! En vérité, je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort; ma femme veut plaire à toute la nature; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela eſt cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois; mais c'eſt ſa folie: tant pis pour les dupes. Auſſi pourquoi prendre au ſérieux ce qui n'eſt qu'une plaiſanterie? Si elle a du plaiſir à s'entendre dire qu'elle eſt belle, faut-il pour cela qu'elle réponde ſur le même ton? Elle m'aime, cela eſt tout ſimple: mais toi, mais tant d'autres qui l'amuſent, n'ont rien à prétendre à ſon cœur. Il eſt pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enlève. Vous me fermez la bouche, dit Palmène, dès que vous prenez Madame pour exemple; & je n'ai point à répliquer. A ces mots, on ſortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'averſion, mais une crainte qui en approche. Quel homme! diſois-je en moi-même; quel caractère impérieux! il feroit le malheur d'une femme. Après le ſoupé, il tomba dans un ſilence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin me trouvant ſeule un inſtant, Penſez-vous ce que vous m'avez dit? me demanda-t-il du ton d'un juge ſévère. — Aſſurément. — C'en eſt aſſez: vous ne me verrez de ma vie.

*Heureuſement* il ma tenu parole; & je ſentis, par le chagrin que me cauſa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé en profond Moraliſte, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient ſérieuſe; on s'aigrit, on s'humilie; l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractère du Chevalier de Luzel, reprit la Marquiſe, étoit tout oppoſé à celui du Comte de Palmène. — Ce

Chevalier, Madame, étoit ſans doute le jeune homme qui vous avoit ſouri pendant le ſoupé ? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Naciſſe, & il ne s'aimoit guère moins : il avoit de la vivacité, de la gentilleſſe dans l'eſprit, mais pas l'ombre du ſens commun.

— Ah ! Marquiſe, me dit-il, votre Palmène eſt un triſte perſonnage ! que faites-vous de cet homme-là ? Il raiſonne, il moraliſe, il nous aſſomme avec ſon bon ſens. Pour moi, je ne ſais que deux choſes, m'amuſer & être amuſant. Je connois mon monde ; je vois ce qui s'y paſſe ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'eſt l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère, de la conſtance dans les liaiſons, de la ſolidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaiſir lui-même ; au lieu que la légèreté, le caprice, la coquetterie le réveille. Auſſi

j'aime les coquettees à la folie ; c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise. — Et voilà ce que je désire, ce que je cherche auprès d'une coquette ; qu'elle combatte, qu'elle résiste, qu'elle se défende, s'il est possible. Oui, Madame, je vous fuirois, si je vous croyois capable d'un engagement sérieux. Madame, reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant ; & cet empire de ma raison sur la sienne ne laissoit pas d'être flatteur à mon âge : mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnoient de l'humeur, ses liaisons de

de la jalousie. J'exigeai des sacrifices, & je voulus imposer des lois.

Ma foi, me dit-il un jour, que je lui reprochois sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle ? Rendez-moi sage tout d'un coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre sage, il falloit cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il ; nous nous aimons, à ce qu'il me semble ; le reste n'est pas mal-aisé. — Si nous nous aimions, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré : l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh ! non, Madame : il faut être juste : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre ; perte ou gain, c'est le sort du jeu, & j'en veux bien courir les risques. Mais il y a encore un échange à faire ; & en conscience, vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour

rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites; & le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise; mais plus je sentois qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale. Il n'en tint compte: il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse, qui, dans le fond, n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout à coup mon mari arriva.

*Heureusement*, Madame! — Oh! très-heureusement, je l'avoue: jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés; ma rougeur m'eût trahie; & sans avoir le temps de réfléchir,

je dis au Chevalier : *Cachez-vous.* Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse, Madame la Marquise ! — Il est vrai ; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que M. le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portoit toujours sur son visage ; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embrasser, avec un cri de surprise & de joie. Eh bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente ! tu me revois. Je suis bien bon, de venir passer la soirée avec cette enfant ! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sais-tu bien que cela est ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien, de-

puis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans ; & que cela crie vengeance ? — Moi, Monsieur, je ne désole personne. Ne me connoissez-vous pas ? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! On l'en croiroit. Ainsi, par exemple, Palmène doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? Quelle comparaison avec l'élégant Chevalier ! — Assurément je n'en fais aucune. — Le Chevalier a de l'esprit, de la légèreté, des graces. Que sais-je ? il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis ; c'est presque un aveu. Achève, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Eh quoi ! ne vois-tu pas que je plaisante ? — Cette plaisanterie méri-

teroit bien... — Comment donc ! le dépit s'en mêle ! Tu menaces ! Tu le peux, je n'en ferai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu ? Oh ! point du tout : je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. — Et vous croyez à votre étoile ? — J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre ; jamais aucune, quoi que j'aye fait, n'a pu se résoudre à m'être infidèle. Ah ! je puis dire, sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre ; je ne m'en fais pas accroire : mais c'est un je ne sais quoi, comme dit Molière, que l'on ne sauroit expliquer. A ces mots, se mesurant des yeux, il se promenoit devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne. Par exemple, ce soir as-tu quelque rendez-vous, quelque

tête-à-tête ? je me retire. Ce n'eſt qu'en ſuppoſant que tu ſois libre que je viens paſſer la ſoirée avec toi. Quoi qu'il en ſoit, lui dis-je, vous ferez bien de reſter. — Pour plus de ſûreté, n'eſt-ce pas ? — Peut-être bien. — Je te remercie : je vois qu'il faut que je ſoupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé ; M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous ſortiez de table, que vous ſoyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laiſſe. — Eh bien, mon cher Abbé, m'y voilà ; dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le déſir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin ſi mes alarmes étoient fondées. Je n'y vois perſonne, & je le crois parti, ce perfide Chevalier ; mais *heureuſement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voiſine. J'appro-

che, j'écoute : c'étoit Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il eſt vrai, diſoit-il, je ſuis venu pour la Marquiſe; mais le haſard me ſert mieux que l'amour. Quelle comparaiſon ! & que le ſort eſt injuſte ! Ta maîtreſſe eſt aſſez bien ; mais a-t-elle cette taille, cet air leſte, cette fraîcheur, cette gentilleſſe ? Par exemple, c'eſt cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme ſoit, ou bien modeſte, ou bien vaine, pour avoir une ſuivante de ta figure & de ton âge. Ma foi, Louiſon, ſi les Graces ſont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à ſa toilette. — Réſervez, Monſieur le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & ſongez qu'elle va venir. — Eh non, elle eſt avec ſon mari : ils ſont le mieux du monde enſemble ; & je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils ſe diſoient des choſes tendres. Il ſeroit plaiſant qu'il vînt paſſer la nuit avec

elle ! Quoi qu'il en ſoit, elle ne me ſait point ici, & dès ce moment je n'y ſuis plus pour elle. Mais, Monſieur, vous n'y penſez pas. Que deviendrois-je, ſi l'on ſavoit ? . . . . Raſſure-toi, j'ai tout prévu. Si demain l'on me voit ſortir, il eſt aiſé de donner le change. — Mais, Monſieur le Chevalier, l'honneur de Madame ? — Tu badines : l'honneur de Madame eſt bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi ; cela va la mettre à mode. Ah ! le ſcélérat ! s'écria l'Abbé. Jugez, mon ami, reprit la Marquiſe, jugez de ma colère à ce diſcours. Je fus au moment d'éclater ; mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu ſe perſuader que le Chevalier fût là pour Louiſon. Je pris le parti de diſſimuler. Je ſonnai, Louiſon parut : jamais je ne l'avois vue ſi jolie ; car la jalouſie embellit ſon objet, quand elle ne peut

l'enlaidir. Eſt-ce un des gens de Monſieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle avec embarras. — Qu'il ſe retire à l'inſtant même ; & ne revenez qu'après qu'il ſera ſorti. Je n'en dis pas davantage ; mais ſoit que Louiſon m'eût pénétrée, ſoit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il ſe retira dans la minute, & ſortit ſans être aperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut conſigné à ma porte ; & que Louiſon, le-lendemain, me coiffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée. Vous aviez raiſon, Madame, conclut l'Abbé : votre vertu a couru des riſques.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit-elle ; & voici bien une autre aventure. Nous paſſions tous les ans la belle ſaiſon à notre maiſon de campagne de Corbeil, & pour voiſin nous avions un Peintre célèbre, qui fit naître au Marquis l'idée

galante d'avoir mon portrait & le sien. Vous savez que sa folie étoit de se croire aimé de moi? Il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le Peintre saisit sa pensée; mais accoutumé à travailler d'après nature, il désiroit d'avoir un modèle pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne, étoit alors un jeune Abbé qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré, qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse & la régularité de ses traits, tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servît de modèle au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il dissimula

juſqu'au bout, pour entendre la fin de l'hiſtoire.

L'expreſſion qu'on vouloit donner aux têtes, continua la Marquiſe, produiſit d'excellentes ſcènes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air paſſionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidèlement; & le Marquis étoit furieux de ſe voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne ſais quoi de moqueur dans la phyſionomie, que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'Artiſte retouchoit ſans ceſſe, & toujours il retrouvoit ſur la toile l'air d'une friponne & d'un ſot. Enfin l'ennui me gagna. Le Marquis prit cela pour une douce langueur : de ſon côté, il ſe donna un rire niais, qu'il appeloit un tendre ſourire ; & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monſieur l'Abbé, diſoit le Peintre, des graces, de l

volupté : regardez Madame tendrement, plus tendrement encore. Prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & ſuppoſez que vous lui dites : « Ne » craignez rien, ma belle enfant ; ces » chaînes ſont de fleurs ; elles ſont » fortes, mais légères ». Animez-vous donc, Monſieur l'Abbé : votre viſage ne dit mot : vous avez l'air d'un Hymen tranſi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité ſe diſſipoit peu à peu, ſa bouche ſourioit amoureuſement, ſon teint ſe coloroit d'une rougeur plus vive, ſes yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & ſa main ſerroit la mienne avec un tremblement dont moi ſeule je m'apercevois. Il faut tout vous dire : l'émotion de ſon ame paſſa dans mes ſens ; & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'eſt, diſoit le Marquis : continuez, Monſieur l'Abbé : cela vient à merveille. N'eſt-ce pas,

Monsieur ? demandoit-il au Peintre : nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je savois bien que cela seroit beau. Vous voilà comme je vous voulois. Courage, Abbé ! continuez, Madame ! Je vous laisse tous deux en attitude ; n'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleste : mes yeux dévoroient ses regards, & je ne pouvois m'en rassasier. Les séances étoient longues, & nous sembloient ne durer qu'un instant. Quel dommage, disoit le Peintre, que je n'aye pas saisi Madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expression que je demandois : c'est toute une autre physionomie. Ah ! Monsieur l'Abbé, quel plaisir de vous peindre ! Vous ne vous refroidissez point ; vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction, Madame : attachez vos yeux sur les siens : mon

Hymen sera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monsieur l'Abbé, & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc, Monsieur ? lui demandai-je en rougissant.—Eh! mon Dieu, Madame, laissez-moi faire. Je connois mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à son retour, ne pouvoit se lasser d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela est singulier ! disoit-il; il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de se développer ainsi à mesure

qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d'ici. Mais ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de même. La raison en est simple, répliqua l'Artiste : les traits en sont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étoient plus, ces momens si doux, où nos ames se parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur, nous imposoient une gêne cruelle : il n'osoit plus nous venir voir aussi souvent, & je n'osois plus l'y inviter moi-même.

Un jour, enfin, qu'il étoit chez moi, je le trouvai seul, immobile, & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé ! lui dis-je. Oui, Madame, me répondit-il naïvement ; je goûte le seul

plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez : cela est bien galant ! — Ah ! je dirois mieux, si je l'osois. — En vérité, vous êtes content ? — Content, Madame ! je suis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait ! Il est assez bien, interrompis-je en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre est mieux, ce me semble. — Mieux, Madame, que dites-vous ? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah ! Madame, que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur ! vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentois dans ces momens ! Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre qui avoit sans cesse les yeux sur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir,

ajouta-t-il, comme je vous aurois regardée, ſi nous avions été ſans témoins ? Rendez-la moi cette main que je ne ſerrois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami ? j'eus la curioſité, la complaiſance, &, ſi vous voulez, la foibleſſe de laiſſer tomber ma main dans la ſienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de ſi tendre, de ſi paſſionné, de ſi touchant, que la figure de mon petit Abbé, dans ce dangereux tête à tête. La volupté ſourioit ſur ſes lèvres, le déſir brilloit dans ſes yeux, & toutes les fleurs du printemps ſembloient éclore ſur ſes belles joues. Il preſſoit ma main contre ſon cœur, & je le ſentois battre avec une vivacité qui ſe communiquoit au mien. Oui, lui dis-je en tâchant de diſſimuler mon trouble, cela ſeroit plus expreſſif, je l'avoue ; mais ce ne ſeroit plus la figure de l'Hymen. Non, Madame, non, ce ſeroit celle de l'Amour : mais l'Hymen à vos pieds ne doit être

que l'Amour même. A ces mots, il parut s'oublier ; & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

*Heureusement* qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant, interdit & confus, prit mon émotion pour de la colère, & perdit, à me demander grace, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah ! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aye été si sot ? Comment donc ? reprit la Marquise. — Hélas ! ce petit imbécille, c'étoit moi ! — Vous ! il n'est pas possible ! — C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappelez mon histoire. Ah ! cruelle, si j'avois su ce que je sais ! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage ; & cette sagesse que vous vantez tant, vous eût foiblement résisté. Je suis confondu, s'écrioit l'Abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est temps,

reprit en ſouriant la Marquiſe ; mais avouez qu'il y a ſouvent bien du bonheur dans la vertu même, & que celles qui en ont le plus, devroient juger moins ſévèrement celles qui n'en ont pas aſſez.

# LES
# DEUX INFORTUNÉES.

DANS le couvent de la Viſitation de Cl...... s'étoit retirée depuis peu la Marquiſe de Clarence. Le calme & la ſérénité qu'elle voyoit régner dans cette ſolitude, ne rendoient que plus vive & plus amère la douleur qui la conſumoit. Qu'elles ſont heureuſes, diſoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur eſſor vers le Ciel ! La vie eſt pour elles un jour ſans nuages : elles ne connoiſſent du monde, ni les peines, ni les plaiſirs.

Parmi ces filles pieuſes dont elle envioit le bonheur, une ſeule, nommée Lucile, lui ſembloit triſte & languiſſante. Lucile, encore dans le printemps de ſon âge, avoit ce caractère de beauté qui eſt l'image d'un cœur ſenſible : mais la douleur & les larmes en avoient terni

la fraîcheur. Telle on voit une roſe que le ſoleil a flétrie, & qui laiſſe encore juger, dans ſa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il ſemble qu'il y ait un langage muet pour les ames tendres. La Marquiſe lut dans les yeux de cette aimable affligée ce que perſonne n'y avoit aperçu. Il eſt ſi naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs ſemblables ! Elle ſe prit d'inclination pour Lucile. L'amitié, qui dans le monde eſt à peine un ſentiment, eſt une paſſion dans les cloîtres. Bientôt leur liaiſon fut intime : mais, des deux côtés, une amertume cachée en empoiſonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entière à gémir enſemble, ſans oſer ſe demander la confidence de leurs peines. La Marquiſe enfin rompit le ſilence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis. Nous étouffons nos ſoupirs l'une & l'autre ;

l'amitié doit-elle avoir des ſecrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ſes paupières ſe déploya ſur ſes beaux yeux. Ah ! pourquoi, reprit la Marquiſe, pourquoi cette rougeur ? eſt-elle un effet de la honte ? C'eſt ainſi que le ſentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le ſein d'une amie, plus à plaindre que vous ſans doute, mais qui ſe conſoleroit de ſon malheur, ſi elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, Madame ? Je partage toutes vos peines ; mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma ſanté cauſe ſeule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins inſenſiblement ; &, grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles avec un ſourire dont la Marquiſe fut pénétrée. C'eſt donc là, lui dit-elle, votre unique conſolation ? Impatiente de

mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse ? Depuis quand êtes-vous ici ? — Depuis cinq ans, Madame. — Est-ce la violence qui vous y a conduite ? — Non, Madame, c'est la raison : c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au monde ? — Hélas ! oui ; pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile ; & vous avez pu vous ensevelir ! est-ce un perfide que vous avez quitté ? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux ; toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette idée. — Non, ma chère Lucile, il n'est plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation. Croyez-moi, le poison de la

douleur ne s'exhale que par les plaintes : renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, Madame ? Eh bien, pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente & légère, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul homme, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, &, plus encore, un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi : nous voyions avec pitié ce vide immense du monde, où le plaisir n'est qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes..... Mais je m'égare. Ah ! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeler ! — Eh quoi ! mon enfant, te reproches-tu d'avoir

d'avoir été juste ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre ? & pourquoi les auroit-il donc faits ? — Il l'avoit formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit, où la vertu devançoit la raison, où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah ! Madame, qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour ? Il se fût privé de la lumière, si Lucile en eût été jalouse. Quand il appercevoit dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la nature entière : il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous

les hommes le plus aimable. L'intérêt, qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles ; un procès fatal, intenté à ma mère, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haîne mutuelle de nos parens s'éleva entre nous, comme une éternelle barrière : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« Tout est perdu pour moi, ma
» chère Lucile : on m'arrache mon
» unique bien. Je viens de me jeter
» aux pieds de mon père ; je viens de
» le conjurer, en les baignant de mes
» larmes, de renoncer à ce procès fu-
» neste : il m'a reçu comme un enfant.
» J'ai protesté que votre fortune m'é-
» toit sacrée, que la mienne me seroit
» odieuse : il a traité mon désintéresse-
» ment de folie. Les hommes ne con-
» çoivent pas qu'il y ait quelque chose
» au dessus des richesses. Et qu'en fe-

» rai-je, si je vous perds? Un jour,
» dit-on, je m'applaudirai que l'on
» ne m'ait pas écouté. Si je croyois que
» l'âge, ou ce qu'on appelle la raison,
» pût jusques-là dégrader mon ame, je
» cesserois de vivre dès à présent,
» effrayé de mon avenir. Non, ma
» chère Lucile, non; tout ce que je
» suis est à vous. Les lois auroient beau
» m'attribuer une partie de votre héri-
» tage; mes lois sont dans mon cœur,
» & mon père y est condamné. Pardon
» mille fois des chagrins qu'il vous
» cause. A Dieu ne plaise que je fasse
» des vœux criminels! Je retranche-
» rois de mes jours, pour ajouter à ceux
» de mon père; mais si jamais je suis
» le maître de ces biens qu'il accu-
» mule, & dont il veut m'accabler
» malgré moi, tout sera bientôt réparé.
» Cependant je suis privé de vous. On
» disposera peut-être du cœur que vous
» m'avez donné. Ah! gardez-vous d'y
» consentir jamais: pensez qu'il y va

» de ma vie ; pensez que nos sermens
» son écrits dans le ciel. Mais résisterez-
» vous à la volonté impérieuse d'une
» mère ? Je frémis : rassurez-moi, au
» nom de l'amour le plus tendre ».

— Vous lui répondîtes sans doute ? — Oui, Madame, mais en peu de mots.

« Je ne vous reproche rien. Je suis
» malheureuse ; mais je sais l'être : ap-
» prenez de moi à souffrir ».

Cependant le procès étoit engagé, & se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hélas ! jour terrible ! comme ma mère lisoit, en frémissant, un mémoire publié contre elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce ? dit-elle, faites entrer. Le domestique, interdit, hésite quelque temps, se coupe dans ses réponses, & finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille ! Et de quelle part ? J'étois présente : jugez de ma situation ; jugez de l'indignation de ma mère, en entendant nommer le fils de celui qu'elle appe-

ſoit ſon perſécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya ſans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu du moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos ſentimens. Mais ſoit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à ſe répandre, ſoit qu'une ſecrète intelligence entre ſa fille & ſes ennemis fût à ſes yeux un crime réel, il n'y eut point d'opprobres dont je ne fuſſe accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mère, & je ſubis l'humiliation de ſes reproches, comme ſi je les avois mérités. Il fut décidé, ſur le champ, que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle appeloit ma honte & la ſienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défenſe de me laiſſer voir perſonne ; & j'y fus trois mois entiers, comme ſi ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La première & la ſeule viſite que je reçus, fut celle de ma mère. Je preſſentis, dans

ses embrassemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes seules: l'iniquité a prévalu; j'ai perdu mon procès, & avec lui, tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appelée; c'est ici qu'il faut vivre & mourir: demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, ma langue glacée; mes genoux ployèrent sous moi, & je tombai sans connoissance. Ma mère appela du secours, & saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état, si fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des

combats, des parjures, & des remords. Un abîme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi; je me ſentois arracher la plus chère partie de moi-même; je ne voyois plus autour de moi que le ſilence & le néant; & dans cette ſolitude immenſe, dans cet abandon de la nature entière, je me trouvois en préſence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces ſaintes filles me diſoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles ſavoient des vanités du monde; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée: le déſert le plus horrible eût été pour moi un ſéjour enchanté, avec celui que je laiſſois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mère. Elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouiſſement pour un accident naturel. —Non, Madame, c'eſt l'effet de la ſituation violente où vous m'avez miſe; car il n'eſt plus temps de feindre. Vous

m'avez donné la vie; vous pouvez me l'ôter ; mais, ma chère mère, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente? Et à qui me sacrifiez-vous? Ce n'est point à Dieu: je sens qu'il me rejette: il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires : il est jaloux des offrandes qu'on lui fait; & le cœur qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure, le sacrilége m'y attendent. — Que dites-vous malheureuse? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir. Oui, Madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu ; innocent ou coupable, il n'est plus à moi; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne, allez vous perdre: je ne vous connois plus. — Ma mère, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon désespoir; voyez l'enfer ouvert à mes

pieds. — C'eſt donc ainſi qu'un amour funeſte te fait voir l'aſile de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ! Qu'eſt-ce donc que le monde à tes yeux ? Apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'eſt l'intérêt. Tous les hommages ſont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris ſont le partage de l'infortune.

Ah ! Madame, ſéparez de cette foule corrompue celui..... — Celui que vous aimez, n'eſt-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'eſt point complice de l'iniquité de ſon père ; il la déſavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promeſſes vaines, diſcours de jeune homme, qui feront oubliés demain. Mais fût-il conſtant dans ſon amour & fidèle dans ſes promeſſes ; ſon père eſt jeune : il vieillira, car les méchans vieilliſſent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir ;

& l'amante crédule & trompée devient la fable du public. Voilà le ſort qui vous attendoit : votre mère vous en a ſauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laiſſe, ma fille : préparez-vous au ſacrifice que Dieu vous demande. Plus ce ſacrifice ſera pénible, & plus il ſera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame ? Il fallut m'y réſoudre. Je pris ce voile, ce bandeau ; j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce temps d'épreuve où l'on eſt libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irréſolution & ma foibleſſe qu'à la funeſte liberté de pouvoir revenir ſur mes pas. Il me tardoit de me lier par un ſerment irrévocable. Je le fis, ce ſerment ; je renonçai au monde : c'étoit peu de choſe. Mais, hélas ! je renonçai à mon amant ; & c'étoit plus pour moi, que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux,

mon ame, errante ſur mes lèvres, ſembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mère vint à moi, tranſportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu ! je la reſpecte, je l'aime encore, je l'aimerai juſqu'au dernier ſoupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ſes ſanglots, & deux ruiſſeaux de larmes inondèrent ſon viſage.

Le ſacrifice étoit conſommé, repritelle après un long ſilence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des ſens devoient être rompus. Je venois de mourir pour la terre ; j'oſois le croire ainſi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abîme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & déſeſpéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, conſumé

de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait ! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait ! Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présentèrent à mon ame éperdue. Ah ! Madame, quelle image dédésolante ! Il n'est rien que je n'aye fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois sans cesse : en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace, en vain je me dérobe à la solitude où elle m'attend ; je la retrouve au pied des autels ; je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette passion criminelle : mais une langueur douloureuse a pris la place.

Je me sens mourir à chaque instant ; & le plaisir d'approcher du tombeau, est le seul que je goûte encore.
— O, ma chère Lucile ! s'écria Madame de Clarence après l'avoir entendue, qui de nous est la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs & les miens : mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidèle, le plus reconnoissant des hommes ; & moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fut jamais : vous vous êtes donnée au Ciel ; je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe ; la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte ; on m'outrage, & on me trahit.

De tous les amans, le plus passionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de son caractère recevoit

si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils sembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas ! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel ; & mes parens, qui l'avoient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passèrent dans l'union la plus tendre. O Paris ! ô théâtre des vices ! ô funeste écueil de l'amour, de l'innocence, & de la vertu ! Mon mari, qui jusqu'alors n'avoit vu ceux de son âge qu'en passant, & pour s'amuser, disoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, excitèrent d'abord

sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuse ; je m'aperçus qu'il m'en désiroit davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même : mon cœur ne suffit plus au sien. En effet, son assiduité ne fut dès lors qu'une bienséance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête à tête délicieux pour moi, au flux & reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper, pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante ; je le gênois. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter, & me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage. Mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par malheur trop flexible ; & dès qu'il eut trempé ses lèvres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remède,

& ſon égarement ſans retour. Je voulus le ramener : il n'étoit plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je ; & quoiqu'il me ſoit affreux de me voir enlever un époux qui faiſoit mes délices, c'eſt plus pour vous que pour moi-même, que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'eſt pas. De faux biens, de honteux plaiſirs ne rempliront jamais votre ame. L'art de ſéduire & de tromper, eſt l'art de ce monde qui vous enchante ; votre épouſe ne le connoît point, vous ne le connoiſſez pas mieux qu'elle. Ce manége infame n'eſt pas fait pour nos cœurs : le vôtre ſe laiſſe égarer dans ſon ivreſſe ; mais ſon ivreſſe n'aura qu'un temps ; l'illuſion ſe diſſipera comme les vapeurs du ſommeil ; vous reviendrez à moi ; vous me retrouverez la même. L'amour indulgent & fidèle vous attend au retour : tout ſera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni

reproche, ni plainte. Heureuse si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés ! Mais vous, qui connoissez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes; vous, que le vice aura précipité d'abîme en abîme; vous, qu'il renverra, peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée, le cœur flétri par la tristesse, l'ame en proie aux cruels remords; comment vous réconcilierez-vous avec vous-même ? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi ? Hélas ! mon amour même sera votre supplice. Plus cet amour sera vif & tendre, plus il sera humiliant pour vous. C'est-là, mon cher Marquis, c'est-là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, & soyez du moins tel que vous n'ayez

point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chère Lucile ? une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes, Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il ; je t'aime, tu le sais : laisse-moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquèrent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas ! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chère Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines, auprès des miennes, vous sembleroient encore légères. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime

uniquement ; qui vit pour lui ſeul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, ſacrifiée par mon mari, je dévorois ma douleur en ſilence ; & ſi j'étois l'objet des railleries de quelques ſociétés ſans mœurs, un public plus compatiſſant & plus eſtimable me conſoloit par ſa pitié. Je jouiſſois du ſeul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation ſans tache. Je l'ai perdue, ma chère Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété comme on a voulu ma ſolitude & ma tranquillité apparente ; on m'a donné le premier homme qui a eu l'imprudence de laiſſer croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma préſence étoit un reproche continuel, & qui ne ſe trouvoit

pas encore assez libre, a pris pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, & m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes malheurs, j'avois du moins, dans ma solitude, la liberté de répandre des larmes. Mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. Florival ! interrompit Lucile tout émue. C'étoit mon exil, reprit la Marquise. — Ah ! Madame, quel nom avez-vous prononcé ! — Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence. — Qu'entends-je ? ô ciel ! ô juste ciel ! est-il possible ! s'écria Lucile en se précipitant dans le sein de son amie. — Qu'avez-vous donc ? quel trouble ! quelle soudaine révolution ! Lucile, reprenez vos sens. — Quoi, Madame ! Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous

trahit & vous déshonore ! — Vous eſt-il connu ? — C'eſt lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers ſoupirs ! — Que dites-vous ? — C'eſt lui, Madame. Hélas ! quel eût été mon ſort ! A ces mots, Lucile ſe proſternant le viſage contre terre : O mon Dieu ! dit-elle, ô mon Dieu ! c'eſt vous qui me tendiez la main. La Marquiſe confondue ne pouvoit revenir de ſon étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les deſſeins du Ciel ſont marqués viſiblement ſur nous : il nous réunit, il nous inſpire une confiance mutelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux ſources de lumières & de conſolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier enſemble, & nos malheurs, & celui qui les cauſe.

Dès ce moment, la tendreſſe & l'intimité de leur union furent extrêmes. Leur ſolitude eut pour elles des dou-

ceurs qui ne ſont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau, il demandoit ſa vertueuſe épouſe. Elle s'arrache des bras de ſa compagne déſolée ; elle accourt ; elle arrive ; elle le trouve expirant. O vous, que j'ai tant & ſi cruellement outragée, dit-il en la reconnoiſſant, voyez le fruit de mes déſordres ; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je ſuis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & préſentez-lui mes remords. Sa femme, éperdue, voulut ſe jeter dans ſon ſein. Eloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur ; mon ſouffle eſt le ſouffle de la mort. Il ajoute, après un long ſilence : Me reconnois-tu dans l'état ou m'a réduit le crime ? Eſt-ce-là cette ame pure qui ſe confondoit avec la tienne ? eſt-ce-là

cette moitié de toi-même ? est-ce-là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi ! Perfides amis, détestables enchanteresses, venez, voyez, & frémissez ! O mon ame ! qui te délivrera de cette prison hideuse ! Monsieur, demandoit-il à son Médecin, en ai-je pour longtemps encore ? mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie ; je tomberois sans toi dans le plus affreux désespoir...... Mort cruelle, achève, achève d'expier ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite : j'ai trahi, déshonoré, persécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulsions de sa douleur, faisoit à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés sur elle, & sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont Madame de Clarence fut capable, étoit la confiance religieuse que lui inspiroit une si belle mort. Il fut, disoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaisirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé; il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence ! s'écrioit-elle, dégagé des liens du sang & du monde, tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces saintes idées, elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurèrent ensemble pour la dernière fois; & quelque temps après, Madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus, dont le monde n'étoit pas digne.

TOUT

# TOUT OU RIEN.

DANS l'âge où il est si doux d'être veuve, Cécile ne laissoit pas de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputoient son choix. L'un, modeste & simple, n'aimoit qu'elle ; l'autre, artificieux & vain, étoit sur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile ; le second avoit son amour. Cécile étoit injuste, allez-vous dire. Point du tout. Les gens simples se négligent ; il leur semble que pour plaire il suffit d'aimer de bonne foi, & de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'aient besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice, au milieu du monde, est comme, au Spectacle, une femme sans rouge.

Eraste, avec sa franchise, avoit dit à Cécile : Je vous aime ; & dès-lors

il l'avoit aimée comme il avoit respiré : son amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait désirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Cécile, il choisissoit, non les plus passionnés, mais les plus séduisans. Rien d'affecté, rien de sérieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignoit Eraste : on ne connoissoit pas un plus honnête homme : c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne vouloit pas tromper Eraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Eraste, lui dit Cécile, & je sens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison. J'entends, Madame, reprit Eraste en se possédant,

mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, & ce n'eſt pas ſans regret : je ſerois blâmable, ſi j'étois libre ; mais le penchant ne ſe commande pas. — A la bonne heure, Madame : je vous aimerai tout ſeul ; j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà préciſément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus ; mais tout cela eſt inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. — Vous me déſolez, Eraſte, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne, quand je ne puis me retenir. — Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu ! — En effet, je vous conſeille de vous plaindre : c'eſt un furieux malheur que d'être aimée ! — Oui, c'en eſt un, d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime. — Vous, Madame ! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête

homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue ; ou plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes regrets : mais vous, quels ſont vos torts ? Avez-vous employé la ſéduction pour m'attirer, la complaiſance pour me retenir ? vous ai-je conſultée pour vous aimer ? Qui vous oblige à me trouver aimable ? Suivez votre penchant, & je ſuivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non ; mais vous vous tourmenterez vous-même : car enfin vous me verrez. — Quoi ! ſeriez-vous aſſez cruelle pour m'interdire votre vue ? — Je n'ai garde aſſurément ; mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami, ſoit : le nom n'y fait rien. — Ce n'eſt pas aſſez du nom, je veux vous ramener en effet à ce ſentiment ſi pur, ſi tendre, & ſi ſolide, à cette amitié que je ſens pour vous. — Eh, Madame ! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez ; de grace,

permettez que je vous aime comme je puis & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aiſe.

L'obſtination d'Eraſte affligeoit Cécile; mais après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle ſe livra donc, ſans trouble & ſans reproche, à ſon inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en uſage pour la captiver. Floricourt y parvint ſans peine. Il avoit ſu plaire; il croyoit aimer; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre eſt le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choſes; il vouloit être aimé uniquement, ſans réſerve, & ſans partage. Il eſt vrai qu'il donnoit l'exemple. Il s'étoit détaché, pour Cécile, d'une prude qu'il avoit ruinée, & d'une coquette qui le ruinoit; il avoit rompu

avec cinq ou ſix jeunes gens des plus vains & des plus ſots qu'on eût encore vus dans le monde; il ne ſoupoit guère que chez Cécile, où l'on ſoupoit délicieuſement; & il avoit la bonté de penſer à elle au milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égaloit ni en graces ni en beauté. Des procédés ſi rares, ſans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus abſolu?

Cependant, comme il n'avoit pas aſſez d'amour pour manquer d'adreſſe, il n'eut garde de faire ſentir d'abord ſes prétentions. Jamais homme, avant la conquête, n'avoit été plus complaiſant, plus docile, moins exigeant que Floricourt: mais dès qu'il ſe vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il vouloit occuper ſeul toutes les facultés de l'âme de Cécile. Il ne pouvoit lui ſouffrir une idée qui ne fût pas la ſienne, en-

core moins un ſentiment qui ne vînt pas de lui. Un goût décidé, une liaiſon ſuivie étoit ſûre de lui déplaire: mais il falloit le deviner. Il ſe faiſoit demander vingt fois le ſujet de ſa rêverie ou de ſon humeur; & ce n'étoit que par complaiſance qu'il avouoit enfin que telle choſe lui avoit déplu, que telle perſonne l'ennuyoit. Enfin dès qu'il eut bien éprouvé que ſes volontés étoient des lois, il les annonça ſans détour: on s'y ſoumit ſans réſiſtance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le ſacrifice des plaiſirs qui ſe préſentoient naturellement; il les faiſoit naître le plus ſouvent, pour ſe les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un ſpectacle ou d'une fête; il y invitoit Cécile; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées: l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis: il changeoit de deſſein; & l'on étoit obligé de prétexter un mal de tête. Il préſentoit à Cécile une amie

qu'il annonçoit comme une femme adorable : on la trouvoit telle, on se lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé ; elle étoit précieuse, mausſade, ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légères connoiſſances, qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'apercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude. On croit suivre ses volontés, en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout, sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices ; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole & passagère qu'elle étoit, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude ; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte,

& qu'il ne feroit heureux que dans une retraite inacceſſible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il la déſiroit. Elle eût voulu y paſſer avec lui les plus beaux jours de l'année; mais le pouvoit-elle avec décence? Il lui fit entendre qu'il ſuffiſoit de rompre le tête à tête par deux amis qu'ils emmeneroient; & il déſigna Eraſte & Artenice. Après tout, ſi la critique s'en mêloit, leur hymen, prêt à ſe conclure, alloit bientôt lui impoſer ſilence. On partit. Eraſte fut du voyage; & c'étoit encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt. Il ſavoit qu'Eraſte étoit ſon rival, & ſon rival malheureux: c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de ſon triomphe; auſſi l'avoit-il bien menagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compaſſion & de ſupériorité, dont Eraſte s'impatientoit quelquefois; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédom-

mageoit de ces humiliations ; & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant, sûr comme il étoit, qu'ils n'alloient à la campagne que pour s'aimer en toute liberté, comment put-il se résoudre à les suivre ? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus temps de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle : la solitude, l'occasion, l'exemple, la jalousie & le dépit pouvoient engager Eraste à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit plus écouter. Cécile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être infidèle, & assez juste pour le désirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractère d'Eraste.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuient d'un amour

conſtant, & qui comptent aſſez ſur la probité des hommes, pour s'y livrer ſans réſerve, & les quitter ſans ménagement. On lui avoit dit : Nous allons paſſer quelque temps à la campagne ; Eraſte y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un ſourire : Volontiers, cela ſera plaiſant ; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Eraſte un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de ſon ami, comme de l'homme du monde le plus ſage, le plus honnête, & le plus réſervé. Cela eſt charmant, diſoit Artenice en elle-même ; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer ſans précaution & ſans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot : on n'eſt à ſon aiſe qu'avec ces gens-là. Un Eraſte eſt une trouvaille. On juge bien, d'après ces réflexions, qu'Eraſte fut agacé.

Floricourt étoit, auprès de Cécile, d'une aſſiduité déſolante pour un rival

malheureux. Cécile avoit beau se contraindre ; ses regards, sa voix, son silence même la trahissoient. Eraste étoit au supplice ; mais il renfermoit sa douleur. Artenice, en femme habile, s'éloignoit à propos, & engageoit Eraste à la suivre. Qu'ils sont heureux ! lui dit-elle un jour en se promenant avec lui : tout occupés l'un de l'autre, ils se suffisent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'est un grand bien que d'aimer ! qu'en dites-vous ? Oui, Madame, répondit Eraste les yeux baissés, c'est un grand bien, quand on est deux. — Mais vraiment l'on est toujours deux : je ne vois pas que l'on soit seul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également sensibles, faits pour s'aimer également. — Egalement ! cela est bien rigoureux ! Pour moi, il me semble que l'on doit être moins difficile, & se contenter de l'à peu près. Eh quoi ! si j'ai plus de sensibilité dans le carac-

tère que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en punisse ? Chacun donne ce qu'il a; & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la société la dose de sentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids sont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous seriez homme à prétendre que l'on se passionnât pour vous. — Moi, Madame ! je ne prétends à rien. — Vous avez tort; ce n'est pas là ce que je veux dire. Vous avez de quoi séduire une femme assurément : je ne serois même pas étonnée qu'on se prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, Madame : en fait de folie, je ne jure de rien; mais si on faisoit celle de m'aimer, on seroit, je crois, fort à plaindre. — Est-ce un avis, Monsieur, que vous avez la bonté de me donner ? — A vous, Madame ! je me flatte que vous ne me croyez ni assez sot, ni assez fat pour vous donner de tels avis.

— Fort bien, vous parlez en général; & vous m'exceptez par politesse. — L'exception même est inutile, Madame; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, Monsieur: c'est moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie; & c'est à moi que vous répondez qu'on seroit fort à plaindre si l'on vous aimoit: rien n'est plus personnel, ce me semble. Eh bien, vous voilà embarrassé? — J'avoue que la plaisanterie m'embarrasse. Je ne sais point y répondre; & il n'est pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et si je parlois sérieusement, Eraste; si rien au monde n'étoit plus sincère? — Je quitte la partie, Madame: la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-temps. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué: c'est

un homme à sentiment ; il faut lui parler son langage. A demain, dans ce même bosquet, encore un tour de promenade, & ma victoire est décidée.

La promenade d'Eraste avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Eraste en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Eh bien, dit tout bas Cécile à son amie, que pensez-vous d'Eraste ? — Mais j'en suis assez contente : il ne m'a point ennuyée, & c'est beaucoup : il a des choses excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque : il veut du sentiment. Défaut d'usage, préjugé de province, dont il est facile de le corriger. *Il veut du sentiment !* dit Cécile en elle-même ; ils en sont aux conditions. C'est aller loin dans une première entrevue. Il me semble qu'Eraste prend son parti de bonne grace. Mais quoi ! s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais ? Cependant il a eu tort

de vouloir me perſuader qu'il étoit ſi fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicateſſe les reproches douloureux qu'il ſavoit bien que je me faiſois. C'eſt la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà conſolé, & me voilà bien ſoulagée.

Cécile, dans cette penſée, ſe contraignit un peu moins avec Floricourt. Eraſte, à qui rien n'échappoit, fut plus triſte que de coutume. Cécile & Artenice attribuèrent ſa triſteſſe à la même cauſe. Une paſſion naiſſante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua point de ménager un tête à tête à Cécile & à Floricourt, en amenant avec elle Eraſte.

Vous êtes fâché, lui dit-elle; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Eraſte, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit ſe traiter en plaiſanterie : vous regardez un engagement comme la choſe du monde la plus ſérieuſe; je vous en

estime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ; je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est la plus haute extravagance, & qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au soir, vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une chose impossible, ou du moins la chose du monde la plus rare ; & je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, & auquel il faut renoncer, le plus sage & le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Eraste, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On se convient, on s'arrange ; on s'ennuie, & on se quitte. Au bout du compte, on a eu du plaisir : c'est un temps bien employé ; & plût au Ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie ! Voilà, disoit Eraste en lui-même, une humeur

bien accommodante ! Je vois, pourſuivit-elle, ce qu'on appelle des paſſions ſérieuſes : rien de plus triſte, rien de plus ſombre. L'inquiétude, la jalouſie aſſiègent deux malheureux. Ils prétendent ſe ſuffire, & ils s'ennùient à la mort. — Ah ! Madame, que dites-vous ? rien ne leur manque, s'ils s'aiment bien. Cette union eſt le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monſieur, vous êtes fou avec vos diſparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie ? — Ce qui ne ſe trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative ! Et en attendant, votre cœur ſera déſœuvré ? — Hélas ! plût au Ciel qu'il pût l'être ! — Il ne l'eſt donc pas, Eraſte ? — Non, ſans doute, Madame ; & vous plaindriez ſon état, ſi vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au ciel & en pouſſant un profond ſoupir. Voilà donc, dit

Artenice, ce qu'on appelle un homme réſervé ! Il l'eſt ſi fort, qu'il en eſt bête. Heureuſement je ne me ſuis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement : il faut aider les gens timides. Mais il s'en va ſur une exclamation, ſans donner le temps de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons : il faudra bien qu'il ſe déclare ; car enfin je ſuis compromiſe, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut, pendant le ſoupé, s'amuſer aux dépens d'Eraſte. Eh bien, dit-il à Artenice, où en êtes-vous ? On n'a rien de caché pour ſes amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon ! dit Artenice avec dépit, ſavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? ſavons-nous même ce que nous voulons ? Si on parle d'un amour ſérieux, Monſieur le traite de badinage ; ſi l'on ſe prête au badinage, Monſieur revient au ſérieux. Il vous eſt facile, Madame, dit Eraſte, de me donner un

ridicule : je me prête à cela tant qu'on veut. — Eh ! Monſieur, ce n'eſt pas mon deſſein : mais nous ſommes avec nos amis ; expliquons-nous ſans aucun myſtère. Nous n'avons pas le temps de nous obſerver & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre. Je ne vous diſſimule point que vous me convenez aſſez. Nous ne ſommes pas ici pour être ſpectateurs inutiles ; l'honnêteté même exige que nous ſoyons occupés : finiſſons, & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer ? comment voulez-vous que je vous aime ? — Moi, Madame ! s'écria Eraſte, je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi, Monſieur, vous m'avez donc trompée ? — Point du tout, Madame ; j'atteſte le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui reſſemble à de l'amour. Oh ! pour le coup, dit-elle en ſe levant de table, voilà une effronterie qui me paſſe. Floricourt voulut la retenir.

Non, Monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne sais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Eraste en le revoyant le lendemain. Que s'est-il donc passé entre vous? — Des propos en l'air, Madame, dont le résultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'étoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée; & voilà tout. — Vous l'avez détrompée: c'est d'un galant homme; mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi, Madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer; & vous voulez que je me modère? Qu'auriez-vous pensé de mon

aveu, ou de mon ſilence ? — Que vous étiez raiſonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice eſt encore jeune & belle, & votre liaiſon n'eût-elle été qu'un amuſement.... — Je ne ſuis point d'humeur de m'amuſer, Madame ; & je vous prie de m'épargner des conſeils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà ſeul avec nous ; & vous ſentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant perſonnage. — Je jouerai, Madame, le perſonnage d'un ami : rien n'eſt plus honnête, ce me ſemble. — Mais, Eraſte, comment pouvez-vous y tenir ? — C'eſt mon affaire, Madame : ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiète ; car enfin je connois votre ſituation, elle eſt affreuſe. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous, ni de moi, de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'eſt bientôt dit ; mais vous ſouffrez, & j'en ſuis

la cauſe. — Eh ! non, Madame, non, je vous l'ai dit cent fois, vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu, ſoyez tranquille. — Je le ſerois, ſi vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obſtinerez à ſavoir ce qui ſe paſſe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace, oubliez que je vous aime. — Eh ! comment l'oublier ? Je le vois à chaque inſtant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais notre ſituation l'exigeroit. — Fort bien : chaſſez-moi ; cela ſera plutôt fait. — Moi, vous chaſſer ! vous, mon ami ! c'eſt pour vous que je ſuis en peine. Oh bien, pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre ſans vous. — Vous le croyez ; mais l'abſence.... — L'abſence ! le beau remède pour un amour comme le mien ! — N'en doutez pas, mon cher Eraſte : il eſt des femmes plus aimables & moins

injuſtes que moi. — J'en ſuis fort aiſe; mais cela m'eſt égal. — Il vous le ſemble dans ce moment. — Je ſuis en ce moment ce que je ſerai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux, ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord; mais vous vous diſſiperez dans le monde. — Et avec quoi? rien ne m'amuſe. Ici du moins je n'ai pas le temps de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté; je ſuis sûr que vous ne m'oubliez pas; & ſi j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon ſupplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez? — Je ne vois rien, Madame; je ne veux rien voir : épargnez-moi vos confidences. — J'admire, en vérité, votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré! & voulez-vous que je vous batte? — Non; mais on

on ſe plaint. — Et de quoi ? — Je ne ſais ; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raiſon. — Ma foi, Madame, chacun aime à ſa manière ; la mienne n'eſt pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre : mais je doute que cela réuſsît. — Je n'y perds rien, Eraſte ; & dans le fond du cœur.... — Non, je vous jure que mon cœur vous reſpecte autant que ma bouche. Je ne me ſuis pas ſurpris un moment de colère contre vous. — Cependant vous vous conſumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. — Je ne ſuis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je ſuis sûre que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu ; & c'eſt là mon meilleur temps : car je vous vois dans le ſommeil, telle à peu près que je vous ſouhaite. — Eraſte ! — Cécile ? — Vous m'offenſez. — Oh ! parbleu, Madame, c'en eſt trop que

de vouloir m'ôter mes ſonges. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous ſemble ; permettez du moins qu'en idée vous ſoyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, & parlons raiſon. Ces mêmes ſonges, que je ne dois point ſavoir, entretiennent votre paſſion. — Tant mieux, Madame, tant mieux; je ſerois bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obſtiner à m'aimer ſans eſpérance ? — Sans eſpérance ! je n'en ſuis pas là : ſi vos ſentimens étoient juſtes, ils ſeroient durables. Mais.... — Ne vous flattez point, Eraſte : j'aime ; & c'eſt pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile ; c'eſt vous qui vous calomniez. Votre amour eſt un accès qui n'aura que ſon période. Il n'eſt pas honnête de médire de ſon rival : je me tais ; mais je m'en rapporte à la bonté de votre eſprit, à la délicateſſe de votre cœur. — Ils ſont aveugles l'un & l'autre. — C'eſt avouer qu'ils ne le ſont pas : il faut

avoir vu ou entrevoir encore, pour reconnoître qu'on voit mal. — Eh bien, je l'avoue, il me ſouvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt : mais je ne lui en connois plus. — La connoiſſance vous reviendra, Madame ; & je m'en repoſe ſur lui. — Et ſi j'épouſe Floricourt, comme en effet tout s'y diſpoſe ? — En ce cas, je n'aurai plus rien à eſpérer ni à craindre ; & mon parti eſt déjà pris. — Et quel eſt-il ? — De ceſſer de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'eſt ſi aiſé. Si j'étois à l'armée, & qu'un balle.... — O Ciel ! — Eſt-il ſi mal aiſé de ſuppoſer qu'on eſt à l'armée ? — Ah ! cruel ami, qu'oſez-vous dire ? & avec quelle légèreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me conſolerois jamais ! Cécile s'attendriſſoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraſte les laiſſa bientôt ſeuls, ſuivant ſon uſage. Notre ami, ma chère Cécile, dit Flo-

ricourt, eſt un mortel fort ennuyeux : qu'en dites-vous ? C'eſt un honnête homme, répondit Cécile, dont je reſpecte les vertus. — Ma foi, avec ſes vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs : il faut de la gaieté, de la ſociété à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque ſujet d'être triſte & ſolitaire. — Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougiſſez, Cécile ! je ſerai diſcret, & votre embarras m'impoſe ſilence. — Et quel ſeroit mon embarras, Monſieur ? Vous croyez qu'Eraſte m'aime ; & vous avez raiſon de le croire. Je le plains, je le conſeille, je lui parle comme ſon amie : il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus eſtimable ; mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monſieur, devoir vous dire un ſecret qui n'étoit pas le mien ; & je vous l'aurois caché toute ma vie, ſi vous ne l'aviez pas ſurpris. Il y a dans ces ſortes de confidences une oſtentation & une

cruauté qui ne ſont point dans mon caractère. Il faut ſavoir reſpecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïſme, s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie. Et cet ami que vous traitez ſi bien, ſait-il à quel point nous en ſommes ? — Oui, Monſieur, je lui ait tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici ! — Je le diſpoſois à s'en aller. — Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été ſurpris, ſi votre délicateſſe n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez ſenti l'indécence de ſouffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour ſon rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du ſacrifice que vous m'en faites. Et à quand ſon départ ? — Je ne ſais : je n'ai pas eu le courage de le lui preſcrire ; & il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaiſantez, Cécile : & qui lui propoſera donc de nous délivrer de ſa pré-

ſence ? Il ne ſeroit pas honnête que ce fût moi.— Ce ſera moi, Monſieur ; n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame ? Me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le ſuis point : ma délicateſſe n'a que vous pour objet ; & pour peu qu'il vous en coûte… — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami reſpectable la ſeule conſolation qui lui reſte : mais je ſais me faire violence. — Violence, Madame ! cela eſt bien fort. Je ne veux point de violence : ce ſeroit le moyen de me rendre odieux ; & je vais preſſer moi-même cet ami reſpectable de ne pas vous abandonner. — Pourſuivez, Monſieur ; la plaiſanterie eſt fort à ſa place, & je mérite en effet que vous me parliez ſur ce ton. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt en voyant ſes yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je

ne ſavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots, il la laiſſa pénétrée de douleur.

Eraſte, de retour, la trouva dans cette ſituation. Qu'eſt-ce donc, Madame? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre viſage ! — Vous voyez, Monſieur, la plus malheureuſe de toutes les femmes : je ſens que ma foibleſſe me perd ; & je ne puis m'en guérir. Un homme, à qui j'ai tout ſacrifié, doute encore de mes ſentimens. Il me mépriſe, il me ſoupçonne. — J'entends, Madame; il eſt jaloux : il faut le tranquilliſer. Il y va de votre repos, & il n'eſt rien que je ne ſacrifie à un intérêt qui m'eſt ſi cher. Adieu : puiſſiez-vous être heureuſe ! j'en ſerai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublèrent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle ; je vous y exhortois en amie, & pour vous-même. L'effort que je faiſois ſur mon

ame n'avoit rien d'humiliant. Mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre; être obligé de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Eraste, plaignez-moi : je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Eraste n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en usage pour appaiser Cécile. Il étoit d'une douceur, d'une complaisance sans égale, quand on avoit fait sa volonté. Eraste fut presque oublié : & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé ! Un seul amusement, hélas ! bien innocent, restoit encore à Cécile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin, qui, par un instinct merveilleux, répondoit à ses caresses. Il connoissoit sa voix;

il voloit au devant d'elle ; il ne chantoit qu'en ſa voyant ; il ne mangeoit que ſur ſa main ; il ne buvoit que de ſa bouche : elle lui donnoit la liberté ; il n'en jouiſſoit qu'un moment ; & ſi-tôt qu'elle l'appeloit, il fendoit l'air avec viteſſe. Dès qu'il étoit ſur ſon ſein, le ſentiment ſembloit agiter ſes aîles & précipiter les battemens de ſon goſier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offenſé de l'attention que donnoit Cécile à la ſenſibilité & au badinage de ce petit animal ? — Je veux ſavoir, dit-il un jour en lui-même, ſi l'amour qu'elle a pour moi eſt au-deſſus de ces foibleſſes. Il ſeroit plaiſant qu'elle fût plus attachée à ſon ſerin qu'à ſon amant. Cela eſt poſſible : j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce ſoir. Où eſt donc le petit oiſeau ? lui dit-il en l'abordant avec un ſourire. — Il jouit du ciel & de la liberté ; il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas

qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? —Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. — Ah! de grace, voyons s'il vous est fidèle. Voulez-vous bien le rappeler? Cécile fit le signal accoutumé; & l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux; & je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri, pour l'étouffer. Elle jetta un cri: le serin s'envola. Cécile, épouvantée, pâlit, & perdit connoissance. On accourut, on la rapela à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec horreur: ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractère: j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi, pour n'y rentrer jamais. Vous êtes

trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Eraste ! à qui vous aurois-je sacrifié ? Floricourt sortit, frémissant de honte & de rage. L'oiseau revint caresser sa belle maîtresse ; & il n'est pas besoin de dire qu'Eraste se vit rappelé.

*Fin du Tome premier.*

00101970

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016